

De-ci...de-là XII

*Avenues anecdotiques, pittoresques
et historiques ;
vagabondages dans notre pays
et ailleurs*



Jean-Marie Barras 2023

Table des matières

Le Père Gervais et son décès tragique.....	7
La Broye et le tabac.....	8
Adi le mîmo fahèyâ, Moncheu l'inkourâ.....	8
Nomination des syndics au XIX ^e siècle : le Parti conservateur dicte sa loi !.....	9
Il existe « cassée » et « cassée » !.....	11
C'était en 1938 ! Relents de guerre.....	12
Solstice d'été.....	13
Adrian Ludwig Richter (1803-1884) et « Le temps des cerises ».....	14
Pierre Aebly et la démission du général.....	15
Jean-Claude Chatagny, factotum décédé le 3 avril 2023.....	16
A l'école de recrues.....	17
De l'enclave de Surpierre, expatriés dans le Gers.....	18
<i>Les bâtiments.....</i>	<i>19</i>
<i>Avis de deux hôtes.....</i>	<i>19</i>
<i>Le Gîte Motard « La Réserve ».....</i>	<i>19</i>
Léon Progin : décès d'un pionnier à l'âge de 34 ans.....	20
<i>Dose d'immortalité, par P. Borcard, dans « La Gruyère » 31 octobre 1966.....</i>	<i>20</i>
<i>Funérailles « nationales ».....</i>	<i>21</i>
Georges Plattner (1920-1993), hors des normes.....	22
<i>Un univers éclectique.....</i>	<i>22</i>
<i>Georges Plattner et la religion.....</i>	<i>22</i>
<i>Un fils handicapé.....</i>	<i>23</i>
Les jours de la semaine, en patois.....	24
Une séquence de l'Antiquité précédée d'un bref glossaire.....	24
<i>Récit historique.....</i>	<i>25</i>
Lentigny : tuiles, céramique, porcelaine et même poulets.....	26
<i>La tourbière puis la céramique.....</i>	<i>26</i>
<i>Un incendie.....</i>	<i>26</i>
La monseigneur.....	27
Jules Monney, le régent physionomoniste et apiculteur.....	28
<i>Marginal dans sa passion pour la physiognomonie.....</i>	<i>28</i>
<i>Autres passions de Jules Monney.....</i>	<i>28</i>

<i>Accident tragique.....</i>	<i>29</i>
L'internat dans les années 40-50.....	29
<i>Une nouvelle vie.....</i>	<i>30</i>
<i>Religion à haute dose.....</i>	<i>30</i>
<i>Attention aux filles !.....</i>	<i>30</i>
<i>Et la table ?.....</i>	<i>31</i>
<i>Fermetures générales.....</i>	<i>31</i>
Tuberculose et BCG, Jean-Marie-Camille Guérin.....	31
Nomination des syndics au XIX ^e siècle : le Parti conservateur dicte sa loi !.....	32
Il existe « cassée » et « cassée » !.....	33
C'était en 1938 ! Relents de guerre.....	34
Solstice d'été.....	35
Adrian Ludwig Richter (1803-1884) et « Le temps des cerises ».....	36
A l'école de recrues.....	37
De l'enclave de Surpierre, expatriés dans le Gers.....	38
<i>Les bâtiments.....</i>	<i>38</i>
<i>Avis de deux hôtes.....</i>	<i>39</i>
<i>Le Gîte Motard « La Réserve ».....</i>	<i>39</i>
Jean-Paul II, pourquoi ce silence ?.....	39
Léon Progin : décès d'un pionnier à l'âge de 34 ans.....	40
<i>Dose d'immortalité, par Patrice Borcard, dans « La Gruyère » 31 octobre 1966.....</i>	<i>40</i>
<i>Funérailles « nationales ».....</i>	<i>41</i>
Les jours de la semaine, en patois.....	42
Une séquence de l'Antiquité précédée d'un bref glossaire.....	42
<i>Récit historique.....</i>	<i>43</i>
Arles, 2023.....	44
Barnabé à Budapest.....	45
Moments de l'histoire du château de Gruyères.....	45
<i>Dentellières.....</i>	<i>46</i>
Un moment binational à La Cure.....	47
<i>Traité de Dappes.....</i>	<i>47</i>
<i>Tolérance et Intolérance.....</i>	<i>47</i>
<i>Sauvés à La Cure pendant la Guerre.....</i>	<i>48</i>
A l'hôpital de Tavel.....	49

Le canton d'Argovie et Lenzbourg.....	49
Villarvolard.....	51
Röstigraben.....	52
Près de Montbovon.....	53
Historiette de chez nous.....	54
1968, pompières au temps des sœurs.....	54
Jadis, quelques occupations des Fribourgeois.....	55
Monnaies de jadis et d'aujourd'hui.....	56
<i>Anciennes monnaies fribourgeoises (avant 1850).....</i>	<i>56</i>
Un parcours mouvementé pour le régent-cistercien.....	57
<i>Régent à Mannens et à Vuippens.....</i>	<i>57</i>
<i>Moine à Hauterive.....</i>	<i>58</i>
<i>Victime d'évictions à Hauterive et à N. D. de Tours.....</i>	<i>58</i>
<i>En Allemagne et aux Échelettes.....</i>	<i>58</i>
Excursion à Villars-les-Moines.....	58
<i>Quelques mots sur le couvent.....</i>	<i>59</i>
<i>Le vacherin.....</i>	<i>59</i>
<i>Un incendie.....</i>	<i>59</i>
<i>Annexes.....</i>	<i>59</i>
Zélie à Badenweiler.....	60
Verlaine : souvenir de jadis.....	60
Disparition progressive des religieuses.....	61
<i>Fermeture des écoles normales féminines.....</i>	<i>61</i>
<i>Historique d'une congrégation, les Ursulines.....</i>	<i>62</i>
Robert Hirt, d'Onnens.....	63
<i>Robert : différent des « autres » !.....</i>	<i>64</i>
<i>Raiffeisen et chant.....</i>	<i>64</i>
<i>Souvenirs personnels.....</i>	<i>64</i>
<i>La mob.....</i>	<i>64</i>
Des aristocrates Duding à Xavier de Poret, à Plaisance (Riaz).....	65
<i>De Poret découvre Plaisance.....</i>	<i>66</i>
<i>Un talent précoce !.....</i>	<i>66</i>
<i>À Plaisance et à travers le monde.....</i>	<i>66</i>
Juifs de Fribourg des années 40-50.....	66

<i>Généralités.....</i>	<i>66</i>
<i>Défense des Juifs.....</i>	<i>67</i>
<i>Contre les juifs.....</i>	<i>68</i>
Marguerite Plancherel, hyperbole de la Résistance (1920-2010).....	68
<i>A Fribourg.....</i>	<i>70</i>
<i>Le professeur Bernard assiste à la remise de la principale décoration.....</i>	<i>70</i>
Gdansk (Dantzig) ville-clé de la déclaration de guerre.....	70
Journal socialiste: « Le peuple valaisan », 19 juillet 1929.....	71
Avec les Catillaz du Gers.....	72
À Coumin.....	72
<i>Cyprien Andrey.....</i>	<i>73</i>
<i>Mésaventures et aventure à la pisciculture.....</i>	<i>73</i>
<i>La production en 1953.....</i>	<i>74</i>
Présentation schématique de l'évolution de l'aviation militaire.....	74
<i>Des aérodromes dans nos campagnes.....</i>	<i>74</i>
<i>Réorganisation de « l'armée de l'air ».....</i>	<i>74</i>
<i>Les avions à réaction.....</i>	<i>75</i>
<i>Affaire des Mirages.....</i>	<i>75</i>
<i>Le P16.....</i>	<i>75</i>
<i>Bref résumé des acquisitions.....</i>	<i>75</i>
L'autodafé : une arme culturelle destructrice.....	76
<i>Au Canada.....</i>	<i>76</i>
<i>Savonarole.....</i>	<i>76</i>
<i>Horreurs nazies.....</i>	<i>76</i>
<i>S'ils sont conformes au Coran.....</i>	<i>76</i>
François Butty, un curé inoubliable.....	77
<i>Curriculum.....</i>	<i>78</i>
<i>Jeune prêtre broyard efficace.....</i>	<i>78</i>
<i>Directeur de fanfare.....</i>	<i>78</i>
Un préfet magnanime.....	79
<i>Curriculum.....</i>	<i>80</i>
<i>Évolution de l'Institut Duvillard.....</i>	<i>80</i>
<i>La Fondation Duvillard.....</i>	<i>80</i>
Un poète à redécouvrir.....	81

Robert Grimm : un nom à se remémorer !.....	82
<i>Points principaux de sa carrière.....</i>	<i>83</i>
<i>La grève générale.....</i>	<i>84</i>
Bébés hors mariage.....	84
La Gouglera, une institution près de Chevrilles, en Singine.....	85
<i>Témoignages.....</i>	<i>85</i>
Roman fribourgeois 2023.....	86
Le seul moulin sur la Lembaz.....	87
<i>Les Moulins de Granges s'appellent aujourd'hui GMSA (photo 2).....</i>	<i>87</i>

Le Père Gervais et son décès tragique



Le Père Gervais Aeby au temps où il était provincial et le jour de sa Première Messe le 10 juillet 1949. Il est entouré de ses parrain et marraine spirituels.

J'ai bien connu le Père Gervais Aeby, issu d'une famille de 12 enfants. Il habitait ma paroisse d'Onnens au temps de ses études. Il a également été l'un de mes professeurs de religion à l'École normale. Lors de sa Première Messe en juillet 1949, j'avais à peine 17 ans. Mon papa a exigé que j'écrive le compte rendu de la fête dans « La Liberté ». J'ai dû obéir... C'était mon premier article !

Le Père Gervais, docteur de notre Université, a connu une brillante carrière sacerdotale, tout d'abord comme professeur. En 1972, il est nommé administrateur apostolique du diocèse de Victoria, aux Seychelles. Trois ans plus tard, il est appelé à enseigner la théologie à l'île Maurice. De retour en Suisse, il est nommé supérieur des capucins pour la Suisse romande. En 1986, il est devenu le supérieur de l'Ordre pour la Suisse.

Mais son décès a été tragique. Le 19 septembre 1989, un attentat terroriste visant un DC-10 de la compagnie française UTA a coûté la vie aux 170 passagers et membres d'équipage du vol reliant Brazzaville, au Congo, à Paris, via N'Djaména, au Tchad. Il a explosé au-dessus du désert du Ténéré, au Niger. L'enquête a révélé que l'attentat avait été organisé par le pouvoir libyen du colonel Kadhafi. Parmi les passagers tués, deux capucins suisses : le Père Gervais Aeby, 65 ans, provincial, et un évêque valaisan, Mgr Gabriel Balet, 59 ans, évêque de Moundou, au Tchad. Le Père Gervais avait visité la communauté des sœurs franciscaines de Donia, dans le diocèse de Moundou. Cette communauté, fondée en 1965 par les sœurs capucines de Montorge à Fribourg, est placée sous sa responsabilité. Il avait aussi rendu visite à trois pères capucins missionnaires au Tchad.

La Broye et le tabac

Les hangars à tabac font partie du paysage broyard depuis le milieu du XX^e siècle. La photo en présente l'un des premiers, à Granges-Marnand. Mais la culture du tabac diminue en raison notamment de la lutte incessante contre le tabagisme. Les surfaces en Suisse sont en recul constant depuis 20 ans. Le nombre de planteurs suisses s'élevait en 2019 à 155, contre 331 en 2003. Bien des hangars sont réaffectés à d'autres usages, au lieu d'être démolis : ateliers, hangars, caves d'affinage de fromages et même appartements... Voir à ce sujet

<https://www.terrenature.ch/dans-la-broye-les-anciens-hangars-a-tabac-soffrent-une-nouvelle-jeunesse/>; « Terre et Nature », 9 juin 2022



La culture du tabac s'est répandue et intensifiée dans nos régions depuis 1725 environ. Les premiers champs de tabac sont apparus plus tôt : vers 1680 dans la région bâloise et un peu plus tard au Tessin.

Adi le mîmo fahèyâ, Moncheu l'inkourâ...

Toujours le même farceur, Monsieur le curé..

Traduction par JMB de « La kotze dou patè » parue dans « La Gruyère » du 23 avril 1966, signée E. E.

Quand le curé de Villars-la-goutte a annoncé en chaire que la société de chant irait en promenade en France, les femmes se sont regardées drôlement. Sûrement, certaines ont-

elles font de la « soupe à la pote » pendant quelques jours. Mais les femmes sont tout de même parvenues à ce qu'elles voulaient : accompagner les hommes.

Un jour « sur semaine », tout ce monde s'en est allé joyeux et content, avec un bel autocar et un aimable chauffeur. On a mangé avant de quitter la Suisse. Et, tout l'après-midi, les hommes ont bu des verres en France et chanté dans les cabarets. Les femmes sont allées à l'église pour commencer, puis elles ont « gugué » dans les magasins. Elles ont même acheté des soutiens-gorge et des bas. Mais c'était pas le tout, il fallait repasser la frontière ! Comment faire pour camoufler les achats afin de ne pas payer de droit ? Et la Louise dit au curé : « Vous, Monsieur le curé, vous pouvez cacher tout ça dans votre soutane. Personne ne verra rien. »

Le curé n'a pas été d'accord d'emblée. Mais, pour finir, il a accepté. Arrivé à la frontière, il ne la menait tout de même pas tant large. Tous ont dû sortir de l'autocar. Et le douanier demandait à chacun : « Avez-vous quelque chose à déclarer ? » L'un avait une bouteille, l'autre un petit souvenir.

Quand est arrivé le tour du curé, le douanier lui a dit : « Et vous, Monsieur le curé, avez-vous quelque chose à déclarer ? » Alors le curé a mis ses grosses mains sur son ventre et a dit en rigolant : « Articles pour dames ! » « Eh eh, a rétorqué le fonctionnaire, toujours le même farceur, Monsieur le curé... » Et ainsi, grâce à ce mensonge, les femmes ont eu leurs bas et leurs soutiens-gorge à bon compte...

Nomination des syndic au XIX^e siècle : le Parti conservateur dicte sa loi !

Les abstentions sont comptées comme des votes !!!

La Constitution fribourgeoise de 1831 attribuait au Conseil d'État le pouvoir de désigner les syndic des communes. « Le Conseil d'État est le véritable moteur politique du canton : il prépare les projets de lois, de décrets et de budget tout en exerçant le pouvoir réglementaire et en établissant des arrêtés d'exécution des lois. Il nomme les préfets, les juges de paix et les syndic. »

Mais voilà : le désaccord se manifeste peu à peu. La votation sur la nomination des syndic est prévue le 27 janvier 1885. « La Liberté », organe officiel du parti conservateur - dont les membres sont appelés libertards - prône le « non » ; elle s'oppose à l'abandon par le gouvernement de la désignation des syndic. Le journal précise que l'abstention « a la même valeur qu'un vote négatif ». Ce qui est à peine croyable : les abstentions sont donc considérées comme des votes négatifs ! « Le Confédéré » - organe radical - défend le « oui ». « À Fribourg, en particulier, - note ce journal -, nous avons vu l'abstention active, c'est-à-dire les militants libertards arrêtant les électeurs se rendant au scrutin, déchirant les cartes de capacité et offrant le vin ou le schnaps pour l'abstention. » Et il y eut quantité d'abstentions. (27 497 - 8118 - 1075 = 18 304, soit le nombre d'abstentions)

Voici le résultat par districts :

Districts	Elect. inscrits	OUI	NON
Lac	3,569	1,973	124
Gruyère	4,800	1,895	63
Sarine	6,130	1,666	201
Broye	3,449	1,193	71
Glâne	3,344	551	94
Veveyse	1,957	428	32
Singine	4,248	412	490
	27,497	8,118	1,075

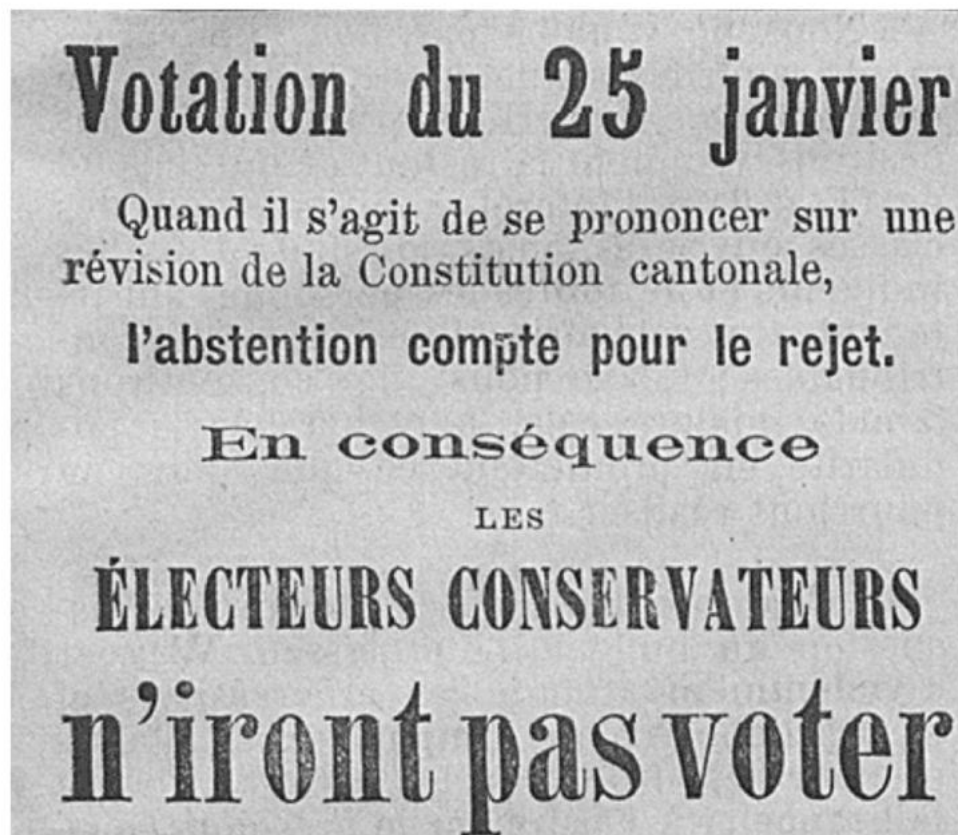
« La Gruyère » du 31 janvier 1885 n'y va pas non plus de main morte ! « Il est donc évident, le peuple s'étant prononcé avec plus de 7000 voix de majorité, que l'article 76 de la constitution, qui veut que le syndic soit l'agent du gouvernement, doit être remplacé par l'article révisé qui attribue la nomination des syndics aux assemblées de commune. Mais le parti libertard, qui est le maître du gouvernement et qui l'incarne, ne l'entend pas ainsi. Vous le savez, du reste, il prétend que l'on doit compter, comme ayant dit non, tous les citoyens inscrits dans les registres civiques qui n'ont pas été voter dimanche dernier. De cette façon, avec les 1000 non déposés dans l'urne, ils arrivent à compter environ 18 000 rejetants contre 8000 acceptants. »

« Le Bien Public », en faveur du « oui », précise dans son numéro du 27 janvier 1885 : « Dans la ville de Fribourg, quatre ou cinq auberges de la basse-ville n'ont pas été désemplies de toute la matinée du dimanche : devant chacune d'elles, des racoleurs étaient aux aguets, arrêtant au passage les citoyens qui se dirigeaient vers la haute-ville et qu'on supposait devoir se rendre au scrutin. On les engageait à entrer, on les invitait à prendre part aux libations, moyennant une toute petite formalité, celle de remettre à l'agent préposé aux libations leurs cartes de capacité que l'on déchirait à l'instant en menus morceaux. Le plancher de ces auberges était jonché de débris de papier vert. »

« Le Confédéré » radical prédit : La question de la nomination des syndics fera quand même son chemin... Ce fut le cas lors de la votation du 23 octobre 1892 : les syndics sont nommés par le Conseil communal et non plus par le Conseil d'État.

Annnonce dans « La Liberté » du 25 janvier 1885

Annnonce parue le dimanche 25 janvier, jour même de la votation



Il existe « cassée » et « cassée » !

Nos cabarets villageois organisaient naguère encore des « cassées ». J'ai vécu dans mon village, dans les années 50, la « cassée des chantres ». Les membres de la société de chant consommaient des châtaignes ou des noix copieusement arrosées avec du rouge ! J'ai demandé jadis à l'ancienne tenancière de l'auberge de Rosé en quoi consistait une cassée. Sa réponse : « C'était une fête, parfois avec musique et danse, où l'on consommait des châtaignes, parfois avec des cacahuètes appelées pistaches dans nos régions, à grand renfort « d'Algérie ». Les curés, du haut de la chaire, s'insurgeaient contre les bals et les cassées. Quand j'écrivais l'histoire de Prez-vers-Noréaz, j'ai lu les récriminations du curé contre les cassées où les gens se saoulaient.

Mais il existait des cassées plus substantielles ! L'abbé Brodard, dans « La Liberté » du 7 janvier 1961, précise : On faisait, au café, une « cassée », coutume disparue, hélas. Le cabaretier offrait à ses clients des châtaignes rissolées et des noix, avec des oranges ou des mandarines et des noisettes et amandes.

C'était en 1901



C'était en 1938 ! Relents de guerre...

« La Liberté » du 9 mars 1963

En furetant dans mon galetas, j'ai trouvé des journaux d'il y a vingt-cinq ans.

Comme le siècle a vieilli depuis lors ! Ou peut-être a-t-il rajeuni, on ne sait jamais...

À huit heures du soir, un jour d'août, nos rues et nos cafés étaient vides. Pourquoi ? Hitler parlait à Nuremberg. Et les gens, devant leur radio, qu'ils comprissent ou non l'allemand, frémissaient d'angoisse.

Alors, on « obscurcissait ». Vous rappelez-vous le papier que vous plaquiez sur vos vitres ? L'atmosphère était nerveuse, tendue ! On trouvait des journalistes pour ressortir ce vieux devin de Nostradamus afin de l'interroger sur les risques de guerre. D'ailleurs, en 1938, les hirondelles étaient reparties plus tôt que de coutume. - Mauvais signe ! disaient les gens. Certaines de nos villes avaient leurs « chemises vertes », fanatiques fascistes qui y allaient de leurs petits défilés ; ailleurs, c'était l'Union nationale, conduite par feu Géo Oltramare qui faisait des conférences contre la pourriture des vieilles démocraties.

Il y avait des effluves de fin du monde. Et partout les chômeurs protestaient, couraient sus aux pelles mécaniques qui, proclamaient-ils, leur enlevaient le pain de la bouche...

Oui, c'était une bien triste année. L'année de Munich... Vous rappelez-vous Daladier et Chamberlain qui s'en revenaient d'une visite au Führer allemand ?



Conférence de Munich le 29 septembre 1938: au premier plan de gauche à droite: le Premier ministre britannique Arthur Neville Chamberlain, le Français Édouard Daladier, président du Conseil, Adolf Hitler, l'Italien Benito Mussolini et son gendre le comte Galeazzo Ciano, ministre des Affaires étrangères. *Rue des Archives/©Suddeutsche Zeitung/Rue des Arc*

Et toutes les populations – après cette visite à Hitler - se mirent à jubiler. Les Suisses aussi, bien sûr ! Il suffit de lire les journaux du moment. Comment avait-on pu penser qu'il y aurait une guerre ? Les nazis ? Du bluff, rien que du bluff. Quant à l'armée française - on pouvait le lire - elle était prête jusqu'au dernier bouton de guêtre, comme toujours. Et la Pologne, mes amis ! D'ailleurs, il y avait la Russie des Soviets. Et personne n'ignorait qu'elle serait la première à foncer sur l'hitlérisme, son ennemi mortel.

Oui, comme tout cela est lointain. Comme si l'on parlait d'un autre monde.

Solstice d'été

Nous venons de vivre le solstice d'été, le 21 juin. C'était le plus long jour de l'année. Pas de quoi se réjouir ! Si vous pouvez indiquer une série de trois années consécutives où le temps aura été beau lors du solstice d'été, vous serez félicités ! On remarque en effet que, habituellement, le solstice d'été brouille le temps. Pourquoi ? nous n'en savons rien, mais c'est une vieille constatation faite déjà par des anciens qui conseillaient de ne jamais fixer une promenade vers le 21 juin, à cause des caprices du temps. Le « gran dzoua ! », les longs jours ! On s'en réjouit mais on les voit malheureusement si rarement sans dérangements de la météo. Le 21 juin, « le dzoua i viron », les jours tournent, ils recommencent à diminuer. (Voir aussi un billet de F.X. B dans « La Liberté » du 17 juin 1961)

Adrian Ludwig Richter (1803-1884) et « Le temps des cerises »

Peintre, professeur d'université, illustrateur, aquafortiste, artiste graphique, Richter est un artiste de valeur. Son œuvre, figurative, touche par le naturel de ses thèmes.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrian_Ludwig_Richter



Les œuvres représentées évoquent le temps des cerises. Pour les francophones, c'est une chanson célèbre. Les paroles de « Le Temps des cerises » sont écrites par Jean Baptiste Clément et la musique a été composée par [Antoine Renard](#), en 1868. C'est l'une des chansons les plus enregistrées en France, avec de nombreux interprètes parmi lesquels on peut citer Tino Rossi, Charles Trenet, Yves Montand, Colette Renard, Juliette Gréco...

Cette chanson est fortement associée à la Commune de Paris de 1871, l'auteur étant lui-même un communard ayant combattu pendant « la Semaine sanglante », période la plus meurtrière de la guerre civile de 1871. Une raison stylistique explique cette assimilation du « Temps des cerises » au souvenir de la Commune de Paris : son texte suffisamment imprécis qui parle d'une « plaie ouverte », d'un « souvenir que je garde au cœur », de « cerises d'amour [...] tombant [...] en gouttes de sang ». Ces mots peuvent aussi bien évoquer une révolution qui a échoué qu'un amour perdu.

Des dizaines de milliers de personnes ont rendu le 10 janvier 1996, place de la Bastille, un ultime hommage à François Mitterrand, le président socialiste, inhumé le lendemain à Jarnac (Gironde). Rose à la main, la foule, silencieuse, s'est massée sous d'immenses portraits de François Mitterrand datant de la campagne présidentielle de 1988. Une « cérémonie d'adieu simple et populaire », a commenté Lionel Jospin. Il n'y a pas eu de discours - à l'exception de courts extraits de ceux de François Mitterrand -, mais un programme de musique classique, clos par la cantatrice Barbara Hendricks. Du haut des marches de l'Opéra Bastille - l'une des réalisations mitterrandiennes - elle a interprété « Le Temps des cerises », rappelant la Commune de Paris et la révolution socialiste.

La Commune de Paris, période insurrectionnelle durant laquelle les Parisiens furent maîtres de la capitale, a duré 72 jours, du 18 mars au 28 mai 1871, avant d'être violemment combattue par le gouvernement républicain. Elle est aujourd'hui un mythe fondateur pour les mouvements de gauche. L'œuvre sociale de la Commune est audacieuse : elle proclamait notamment la séparation de l'Église et de l'État ; l'instruction gratuite, laïque et obligatoire pour les garçons et les filles ; la gratuité de la justice ; l'élection des juges et des hauts fonctionnaires...

Pierre Aeby et la démission du général



Pierre Aeby, dont une rue de Fribourg porte le nom - il a été syndic de la ville -, était professeur de droit à l'Université. Il passait ses vacances à Onnens, puis, à Lovens, où il était estimé de toute la population.

Conseiller national, il a présidé les Chambres fédérales en 1945. C'est lui qui a annoncé aux Chambres la démission du général Guisan.

À 8 h 30 précises, le 21 juin 1945, Pierre Aeby ouvre la séance et donne lecture de la lettre de démission du général Guisan, qui demande à être relevé de son mandat pour le 20 août 1945. Il lit ensuite la lettre du Conseil

fédéral proposant à l'Assemblée fédérale d'accepter la démission du Général et de lui adresser des remerciements pour les services rendus. Se levant de leur siège, les députés ratifient, à l'unanimité, la démission et les remerciements. Cette formalité accomplie, hors de la présence du Général, le président Aeby invite le chancelier de la Confédération à prier le général Guisan d'entrer. C'est au milieu d'une longue ovation que le général Guisan pénètre dans la salle de l'Assemblée, d'un pas ferme, la taille droite, et le visage marqué par l'émotion. Conduit par le chancelier, il va se placer au centre de l'hémicycle. Le président

Aeby prononce alors d'une voix claire l'éloge du grand soldat à qui l'armée suisse a été confiée durant ces six années de guerre. Il exprime en termes parfaits les sentiments de confiance, d'admiration et de gratitude qui animent tous les Suisses, sans exception. (*Photo : Pierre Aeby et le général Guisan*)

Jean-Claude Chatagny, factotum décédé le 3 avril 2023

Jean-Claude était mon cousin. Il était le fils de « l'oncle Michel », frère de maman, propriétaire à Onnens de la maison appelée naguère « château d'en bas » et du domaine qui l'entoure.

J'habitais l'école, toute proche, et je passais dans mon enfance une partie de mon temps avec Jean-Claude, mon presque contemporain. Durant mes six années d'internat - St-Charles et école normale - le logement de l'école étant exigü, il m'arrivait souvent d'être hébergé chez l'oncle Michel durant les vacances et de m'adonner aux activités agricoles avec Jean-Claude.

J'ai toujours admiré chez lui son amour de la nature et un don exceptionnel pour les travaux manuels les plus variés : menuiserie, électricité, rénovations diverses... Il savait tout faire. Chanteur, titulaire de la Médaille Bene Merenti, il était un membre fidèle de la Chanson du Moulin, un ensemble renommé qu'il a présidé longtemps. Quant à la vie communale neyruzienne, la présidence de la Commission scolaire lui avait été confiée. Son épouse Lucie, ses enfants et petits-enfants, comme les familles de ses frères et sœurs, occupaient une place privilégiée dans ses attentions et ses affections.

Je l'ai retrouvé au temps de nos retraites. Il bénéficiait, après de longues années de dévouement aux CFF, de la Caisse de pension de cette institution. Avec l'âge, toujours le même : gai, intelligent, curieux, fervent bricoleur, ouvert aux progrès politiques avec modération, intégré à la nature et à la vie communautaire.

Il a écrit des souvenirs. On y trouve la description de maintes activités de jadis. En voici, une, étonnante... « Tout en étant paysans, on apprenait entre autres à ressemeler les souliers. La peau de nos animaux tués - vaches, veaux - était apportée à la tannerie à Fribourg. La peau des veaux était surtout utilisée pour faire des lacets de souliers. Ressemeler avec le cuir de la vache était une opération minutieuse. L'empreinte du soulier était dessinée sur le cuir et fixée par une multitude de petits clous. Le pourtour était ensuite égalisé, limé et ciré avec un vernis spécial. Cette opération, je l'ai répétée jusqu'en 1970 environ, tellement l'économie était ancrée dans nos habitudes. »

Jean-Claude, ton souvenir ne nous quitte pas et ta proximité avec la vie demeure un exemple.



Photos : Jean-Claude Chatagny jeune, chanteur avec son papa Michel, avec le curé d'Onnens Anselme Fragnière, le « château d'en bas »

A l'école de recrues

Ce sont des Fribourgeois à l'école de recrues en 1944. Tout à droite, le soldat porte un Fox, appareil de radio transmission et réception. Les armes sont des mousquetons et des fusils-mitrailleurs, qui seront remplacés en 1957 par le fusil d'assaut. Deux soldats portent à la ceinture des grenades à main. L'un des deux (deuxième depuis la droite) est Michel Page, d'Avry, papa de Charly Page.



De l'enclave de Surpierre, expatriés dans le Gers

Mais c'est où, le Gers ? C'est un département français parmi les plus éloignés de chez nous, puisqu'il se trouve à quelque 900 km. Il est situé dans le sud-ouest de la France. Armagnac et canard y font bon ménage..., à côté d'autres spécialités du cru. Le chef-lieu est Auch.

Et les expatriés de l'enclave de Surpierre sont Valérie Torche-Catillaz, de Cheiry, et Cédric Catillaz, de Villeneuve. Les deux sont issus de milieux agricoles et ont été orientés vers d'autres emplois. Valérie est devenue typographe et Cédric, après sa profession de cimentier dans l'entreprise Desmeules à Granges-Marnand et une activité dans la publicité, a assuré la conciergerie durant 15 ans dans les écoles d'Avry.

Dynamique, entreprenant, le couple a décidé de s'en aller au loin et de choisir une situation exigeante et totalement différente. Ils ont acheté une vaste propriété avec propositions de chambres d'hôtes... L'occasion s'est offerte dans un village du Gers, à Bourrouillan. André Devaud, un ami, s'est associé. « Le Moulin du Comte » - tel est le nom du complexe - présentait des bâtiments fort intéressants, mais qui nécessitaient des restaurations. Le trio Cédric, Valérie et André s'y est attelé courageusement durant une année et demie. Il faut préciser que Cédric est manuellement très doué. Les chambres d'hôtes ont pu recevoir des amateurs dès 2020. Valérie et André s'occupent surtout de la cuisine et Cédric, dont le charisme est connu, assure l'accueil et les divers travaux d'entretien qu'exige une vaste propriété.

Les bâtiments

Cet ancien moulin du XVIII^e siècle, situé en bordure de la rivière « La Douze », bénéficie d'un environnement calme. Il se compose d'une bâtisse principale et de dépendances. Celles-ci abritent un grand gîte de 8 couchages et 5 chambres d'hôtes, mais aussi un restaurant qui attend sa prochaine ouverture. Chaque chambre climatisée dispose de sa propre salle d'eau privative avec toilettes et s'ouvre sur le parc arboré.

Le Moulin du Comte offre une capacité de 18 couchages au total et peut être privatisé sur demande. Le bord de la rivière permet le repos, comme le grand parc arboré. La piscine de 15x6 est un appoint fort estimé.



Le « Moulin du Comte », exploité par Cédric et Valérie Catillaz-Torche et leur associé est situé dans la commune de Bourrouillan, département du Gers, au sud-ouest de la France. Le chef-lieu est Auch. Quelque 900 km nous séparent du Gers !

Avis de deux hôtes

À part la parenté des propriétaires et divers amis suisses qui ont apprécié leur séjour à Bourrouillan, des hôtes ont exprimé un avis :

Nous avons été très bien accueillis. Très convivial. Le lieu est calme. Les chambres entièrement neuves sont confortables et très propres. La literie est top. Nous y reviendrons.

Accueil convivial et chaleureux, une hospitalité rare... Nous avons été bichonnés comme jamais dans un cadre de rêve, un ancien moulin rénové avec goût...

Le Gîte Motard « La Réserve »

Le gîte pour motards est situé au Moulin du Comte. On est à mi-chemin entre Nogaro et son circuit (https://fr.wikipedia.org/wiki/Circuit_Paul_Armagnac) et Eauze, capitale de

l'Armagnac. Les hôtes bénéficient d'une grande salle de séjour et d'une cuisine équipée pour préparer les repas. Le gîte dispose de trois chambres à l'étage et d'une au rez-de-chaussée. Chaque chambre est équipée de sa propre salle de bain avec wc.

<https://www.booking.com/hotel/fr/le-moulin-du-comte-bourrouillan.fr.html>

Léon Progin : décès d'un pionnier à l'âge de 34 ans

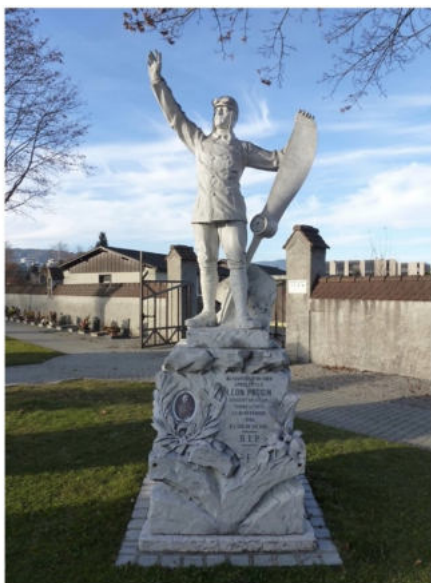
Novembre 1920 : les journaux sont unanimes à se désoler du tragique décès du pilote Léon Progin, originaire de Vulruz, né à Bulle le 19 mai 1886.

En exergue à un article de « La Gruyère » du 19 novembre 1960 - qui marque le quarantième anniversaire de cette disparition - on lit : « Noble figure que celle de Léon Progin ! L'homme s'imposa une carrière aussi brève que riche. Ce fut une ascension étonnante. Et le pilote moissonna les succès à un rythme fulgurant. Il fallait que cette vie ardente fût remplie. Elle l'a été. Après quatre décennies, la figure de Léon Progin demeure comme une des plus attachantes que connut le pays de Gruyère. »

Dans « La Gruyère » du 17 septembre 1957, Gérard Glasson consacre un long article au monument de l'abbé Bovet. Son introduction rappelle l'existence de celui dédié à Léon Progin. « Là-bas, dans un décor de verdure sombre et de fleurs, la stèle commémorative de Léon Progin, aviateur audacieux, prestigieux acrobate... L'aigle d'airain étend ses ailes sur le héros que la Mort guettait en plein vol... »

Dose d'immortalité, par P. Borcard, dans « La Gruyère » 31 octobre 1966

Le dimanche 21 novembre 1920, Léon Progin participait à un meeting d'aviation à Tavel. Vers onze heures, l'aviateur survola la ville de Fribourg. « Ce fut un sujet d'émerveillement de voir Progin risquer dans l'immensité du ciel, au-dessus de la ville, ces fantastiques pirouettes qui faisaient de lui un virtuose de l'air », notent les journaux de l'époque. Au début de l'après-midi, alors que les appareils de Nappes et Johnner, vedettes du moment, volent au-dessus de Tavel et du Schœnberg, Progin défie le brouillard et la bise. « Il s'élève dans les airs de cette allure légère et sûre qui lui est propre. Il décrit dans l'espace des figures gracieuses et fantastiques, boucles et vrilles, descend puis remonte verticalement sous le regard d'une foule qui suit, haletante, ses prodigieuses péripéties » note « La Gruyère ». Puis soudain, l'avion s'écroule au sol, incapable de se redresser après une ultime pirouette. Deux heures seront nécessaires pour dégager le corps du pilote.



Présentation du monument lors de sa création, « La Gruyère » du 31 octobre 1996, extrait de l'article de Patrice Borcard

À l'entrée du cimetière de Bulle, un monument s'impose par l'originalité de sa forme. Sur une stèle de marbre blanc, rongée par les mousses du temps, un aviateur debout, finement ciselé dans la pierre. Le regard perdu dans les nuages, le bras tendu vers le ciel, il prend appui sur l'hélice d'un avion. (...) Ce monument, élevé à l'occasion de la Toussaint de 1921, offre une bribe d'immortalité à Léon Progin. L'homme, actuellement presque oublié, tient du lieu de mémoire. Il est le premier héros moderne de la Gruyère. Et on a peine à imaginer aujourd'hui l'aura dont fut entouré le premier aviateur gruérien. Sa mort accidentelle fut ressentie comme un drame cantonal.

Le sergent-aviateur Léon Progin collectionne les records. Le 12 septembre 1919, record suisse d'altitude à 7250 mètres. Les 9 et 10 août, à Dübendorf, au premier Concours fédéral d'aviation, il enlève le prix de la Confédération. Le 22 octobre, il monte à 8200 mètres, s'adjugeant ainsi le record suisse d'altitude. En mai 1920, il achète un parasol Morane-Saunier. C'est avec cet appareil qu'il obtient brillamment ses brevets pour figures acrobatiques. Il survole souvent la Gruyère, Vaulruz et Bulle. Le 15 novembre 1920 à Genève, il fait partie de l'escadrille militaire qui survole la ville lors de l'inauguration de la Société des Nations. Au retour, il survole Bulle comme un dernier adieu et donne un spectacle inoubliable de loopings, de virages, de spirales, de chandelles et de piqués d'une hardiesse impressionnante. « La Gruyère » 16 mai 1970, article de E. Loup



La section des sous-officiers de la Gruyère a aménagé en 1929 au Jardin anglais, à Bulle, un obélisque destiné à marquer le souvenir de Léon Progin. Ce monument comporte une colonne de marbre portant un médaillon évoquant la mémoire du pilote tué, surmontée d'un aigle aux ailes déployées.

Funérailles « nationales »

Les funérailles de Léon Progin prennent des allures officielles, suivies en direct par les journaux. Le cercueil, recouvert d'un drapeau fédéral, quitte Tavel, escorté par la Société de tir et la fanfare. À travers la ville de Fribourg, la foule se presse pour s'incliner devant le convoi en route pour la Gruyère. Un avion survole le véhicule durant tout le parcours.

Le lendemain, Bulle fait des funérailles nationales à cette figure héroïque. Pour « La Liberté », la funèbre cérémonie revêt l'importance d'une manifestation patriotique. Alors que trois avions survolent la ville durant toute la cérémonie, la procession traverse la Grand-Rue. Et le cercueil, placé sur un affût de canon, est traîné par six chevaux. Autour d'une forêt de drapeaux et de couronnes se groupent autorités et militaires. La foule se chiffre par milliers.

Principaux journaux consultés : « La Liberté » 21 novembre 1960, 19 mai 1970, 21 juillet 1970 ; « La Gruyère » 19 novembre 1960, 16 mai 1970, 1^{er} septembre 1970, 20 novembre 1980, 31 octobre 1996

Georges Plattner (1920-1993), hors des normes...

Un univers éclectique

Georges Plattner : il m'était inconnu jusqu'à la découverte saisissante faite en baguenaudant sur internet. Quel personnage ! Son talent de peintre n'a d'égal que ses qualités morales, sa curiosité intellectuelle, sa vaste culture d'autodidacte... Comment résumer les nombreux textes que nous propose tout spécialement « La Gruyère » ? Les phrases cueillies dans les présentations de divers journalistes, et tout spécialement de Pierre Gremaud, tenteront de dresser un portrait. Officiellement peintre en bâtiment, Georges Plattner avait tous les métiers dans les mains : menuisier, ébéniste, staffeur. Son premier « emploi » fut celui de... frère cordelier, au couvent de Fribourg. Apparemment, la restauration d'œuvres d'art l'intéressait plus que la vie communautaire. Quant à ses domiciles successifs, ils sont proches les uns des autres : la ferme bulloise de Praz Cornet, une ferme de Vuadens, La Tour-de-Trême au bord de la rivière, le bâtiment « Mercure » à Bulle. Et c'était à chaque fois une épopée, car le peintre démontait ses meubles pour les transporter à vélo, la nuit de préférence... Son dernier domicile fut à Marly, où il devait s'éteindre en 1993, à l'âge de 73 ans.

Aline Favre, dans sa présentation de l'exposition Plattner 2023 qui a eu lieu à la galerie Osmoz jusqu'au 11 juin 2023, rappelle des propos du galeriste et peintre Julien-Victor Scheuchzer : « Pour les Bullois de l'époque, Plattner était un visage connu qu'ils observaient se déplacer partout à vélo, tantôt avec ses bidons de peinture pour redonner du lustre aux bâtiments ou avec son chevalet, ses couleurs et ses toiles pour peindre les paysages sur le terrain ».

Il a la fibre d'un grand, d'un original qui ne vivait pas de son art, mais qui ne pouvait pas survivre s'il ne peignait pas. Ses toiles étaient comme le reflet de ses tourments intérieurs. Trente ans après sa disparition, Georges Plattner a été exposé à la galerie Osmoz. Ses tableaux recèlent ses états d'âme face à ses préoccupations et à l'urbanisme prenant de plus en plus de place à Bulle. »

Georges Plattner et la religion

Entouré d'une lampe arabe, d'une veilleuse bouddhiste et d'un chandelier juif, Georges Plattner explique qu'il a beaucoup appris sur les religions en étudiant les œuvres d'art, ou même les pièces d'usage courant : poteries ou vaisselle. Ses livres sur l'art et les religions sont soigneusement dissimulés dans les armoires, parfois dans des doubles fonds. (...) Près d'un éléphant qu'un ami bijoutier lui a ramené du Sri Lanka, Georges Plattner explique que la religion brahmane est « naturaliste ». Ainsi, par exemple, elle est très parlante pour son enfant. « Ce qu'un catholique peut faire de mieux, c'est d'essayer comprendre les autres religions. Toutes ont du bon ».



Un fils handicapé

Georges Plattner a fondé une famille. Son deuxième enfant, Francis, qu'il surnommait affectueusement « Didisse », a requis tous ses soins. Pour ce garçon handicapé, le père peignait par exemple de grands paravents, avec des animaux marins. « Je dois lui raconter des histoires (disait-il) pour qu'il comprenne le monde. » Sa vie durant, Georges a refusé obstinément de le placer en institution et son épouse Hélène était du même avis. Lorsqu'il prenait l'air, ce « couple » du peintre et de Francis, la main sur l'épaule du père, avait quelque chose de noble et de poignant à la fois. « Je ne dirai jamais que ce fils est ma croix. Il m'a appris tellement de choses. »...

Sources principales : « La Gruyère », 8 février 1983 ; 16 décembre 1975 ; 24 janvier 2008 ; 11 avril 2019 ; 30 mai 2023 ; 13 novembre 1993

Les jours de la semaine, en patois

Vous avez sans doute remarqué que les jours de la semaine en patois sont tournés... à rebours de ceux du français : « delon » lundi ferait di-lun; et de même « demâ » mardi, « demikro » mercredi, « dedzà » jeudi, « devindro » vendredi, « dechando » samedi. Il n'y a que le dimanche la « demindze » qui a la même tournure dans les deux langues, parce que le français s'est décidé à le retourner. En revanche, le patois en a fait un nom féminin alors que les six jours ouvrables, « lè dzelôvrê » (les jours ouvriers) sont masculins. *D'après Jèvié, F.X. B, « La Liberté » 5 Octobre 1963*

Une séquence de l'Antiquité précédée d'un bref glossaire

Première des quatre grandes périodes de l'Histoire : l'Antiquité. Avant d'en aborder un épisode, quelques rappels...

Carthage est une ville tunisienne située au nord-est de la capitale Tunis. L'ancienne cité, détruite puis reconstruite par les Romains, est aujourd'hui la résidence officielle du président de la République. La ville possède encore de nombreux sites archéologiques, romains pour la plupart, avec quelques éléments puniques.

L'adjectif **punique** se rapporte aux Carthaginois de l'Antiquité. Les guerres puniques opposent durant plus d'un siècle deux cités pour la domination de la Méditerranée occidentale : **Rome**, qui a achevé la conquête de l'Italie, contre **Carthage**, puissance commerciale. Les deux impérialismes s'affrontent de - 264 à -146. Le général carthaginois Hannibal triomphe d'abord en Italie, mais le général romain Scipion l'Africain finit par l'emporter en Espagne, puis en Afrique même, ce qui lui vaudra son surnom. Rome décide de détruire Carthage au cours de la troisième guerre punique. Après un long siège, Scipion Émilien rase la cité. « Delenda est Carthago » : Carthage doit être détruite ! proférait Caton l'Ancien. Pour la Rome impériale, il fallait tuer cette république prospère et d'avant-garde. Caton l'Ancien est un politicien, écrivain et militaire romain. Il est connu comme conservateur et défenseur des valeurs romaines traditionnelles.

Annibal (ou Hannibal) est un général et homme d'État carthaginois (247-183 avant J.-C.) Il est le fils d'Hamilcar Barca, vainqueur de la première guerre punique. Annibal a été élevé dans la haine des Romains.

Sagonte est située en Espagne à 25 km au nord de la ville de Valence. Le siège lors des guerres puniques a duré huit mois, jusqu'en 218 av. J.-C., date à laquelle les habitants de Sagonte, alliés des Romains, se rendent aux troupes carthaginoises commandées par Hannibal.

Hannibal et ses **éléphants**. Utilisés dans la bataille comme des armes d'assaut, les éléphants parvenaient à effrayer jusqu'aux redoutables légionnaires romains.



Les Alpes ont été le théâtre d'un événement auquel les historiens ont consacré une folle assiduité : le franchissement des Alpes par l'armée d'Annibal (ou Hannibal) en 218 avant notre ère. <https://www.laprovence.com/article/papier/5305433/a-la-conquete-des-alpes-par-ou-le-general-annibal-et-ses-37-elephants-sont-ils-passes.html>

Récit historique

Gérard Glasson, dans « La Gruyère » du 22 juillet 1961, dresse un parallèle entre le monde moderne - affrontements entre l'Est et l'Ouest - et l'Antiquité. Il donne un aperçu des guerres puniques. Dans le monde antique, les tensions se présentaient déjà.

« D'une part, il y avait Rome la républicaine. Elle était gouvernée par des « durs ». Ses légions étaient redoutables. Elles imposaient aux peuples asservis le culte de leurs dieux. D'autre part, il y avait Carthage. C'était une puissance commerçante et maritime. Fille des Phéniciens - des navigateurs intrépides - elle possédait des colonies sur tous les rivages de la Méditerranée : en Espagne, en Sicile, etc.

Entre des deux Grands, la Grèce. C'était le pays le plus raffiné, le plus civilisé. Mais ses habitants étaient incapables de former une nation. Les cités helléniques se disputaient l'hégémonie. Elles étaient constamment en lutte les unes contre les autres. La Grèce, préfiguration d'une Europe livrée à ses querelles et à ses contradictions !

Et ce qui devait arriver arriva. Romains et Carthaginois en vinrent aux mains. Les guerres puniques durèrent cent-vingt ans.

À l'époque, on ignorait la bombe atomique et les fusées intercontinentales. Il fallut trois ans, à Annibal, pour conduire son armée de Sagonte à Cannes. Ses éléphants n'avançaient pas à la vitesse des chars d'assaut modernes. Cependant, la supériorité militaire de Rome s'affirma. Des généraux de génie s'illustrèrent : Scipion l'Africain, Scipion Emilien. Puis il y avait, dans la ville éternelle, un consul intraitable qui valait, à lui seul, tout un office de

propagande. Caton - véritable Khrouchtchev du temps jadis - répétait à la fin de toutes ses harangues dans son latin natal: « Et etiam censeo, delenda Carthago » ; et, je pense que Carthage doit être détruite.

Ce qui fut fait en l'année 146 avant Jésus-Christ. Depuis lors, la suprématie romaine s'établit rapidement partout. Les légionnaires ne firent qu'une bouchée de la Grèce. »

Lentigny : tuiles, céramique, porcelaine et même poulets...

Une briqueterie a été créée à Lentigny en 1869. Il n'y avait pas encore d'étang, mais le terrain était marécageux. De longs bâtiments constituant la briqueterie ont été construits. On fabriquait des tuiles, des briques, des drains et même des vases à fleurs. Le four faisait une centaine de mètres. « La cuisson durait trois jours, commente Florian Richoz dans "La Liberté" du 21 août 2019. Les tuiles et les briques étaient chargées sur des wagons à l'intérieur du four, qui chauffait à 1000°C. » La marchandise était ensuite acheminée par le rail vers des dépôts de vente. En 1905, les réserves d'argile étaient quasiment épuisées. L'usine a alors utilisé l'argile du marais des Nex, à Lovens, à environ un kilomètre à vol d'oiseau. Un téléphérique Lovens-Lentigny a été construit. En 1931, la briqueterie, qui comptait une bonne centaine d'employés, a déménagé à Corbières.

La tourbière puis la céramique

En 1941, Alfred Gasser, le fils du directeur de la briqueterie, a racheté la tourbière. La tourbe a servi à chauffer les maisons et à faire fonctionner les véhicules à gazogène pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, Alfred Gasser a ouvert une fabrique de céramique dans un des bâtiments désaffectés de la briqueterie. M. Gasser, fidèle aux traditions familiales, lançait la production de la céramique fine : vaisselle de tous genres, cruchons pour distilleries, cendriers-réclames, vases à fleurs rendus étanches par l'émaillage, décorés au pinceau ou au pistolet.

Cette entreprise n'a pas eu le succès espéré. La direction a donc créé, avec l'aide de spécialistes allemands, une manufacture de porcelaine dès 1954, toujours dans un seul bâtiment de l'ancienne usine. Une vingtaine d'ouvriers y travaillaient. La matière première pour la porcelaine, soit de l'argile et des minéraux, était importée d'Allemagne.

Un incendie

Au début des années 60, la manufacture de porcelaine commençait à peiner. Cette période n'a pas duré longtemps, un incendie a quasiment tout détruit. Le 13 août 1962, l'immeuble propriété de Pierre Gasser a été démoli par un incendie. La briqueterie avait été remplacée par un élevage de veaux et de poussins. Quelque 3000 poussins sur 5000 ont péri dans l'incendie. Les veaux ont pu être sauvés. Les bâtiments reconstruits ont abrité ensuite une entreprise de meubles de cuisine, un garage, ainsi que diverses activités artisanales. Le coureur automobile Jo Siffert entreposait ses bolides et testait ses moteurs à Lentigny dans les années 70.

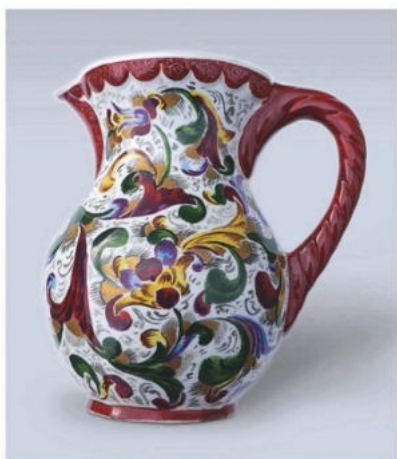


Fig. 2 Porcelaine d'Alfred Gasser (1954-1961). Pichet, décor polychrome. Marque au tampon sous glaçure LENTIGNY SWITZERLAND 55. Hauteur 16,6 cm. Coll. privée. Photo M. Maggetti.



Fig. 4 Porcelaine d'Alfred Gasser (1954-1961). Assiette avec échantillons de décors (en polychromie et en camaïeu) sur glaçure, médaillon central noir peu lisible. Marque au tampon sous glaçure LENTIGNY SWITZERLAND 55. Diamètre 19,8 cm. Coll. privée. Photo M. Maggetti.



Fig. 3 Porcelaines d'Alfred Gasser (1954-1961). Une salière, un coquetier avec décor en or et un crémier pour restaurant, différents types de petits vases. Marques au tampon LENTIGNY ou LENTIGNY SWITZERLAND. Hauteur du crémier 5,5 cm. Coll. privée. Photo M. Maggetti.

**Les fabriques qui se sont
succédé à Lentigny :
tuilerie, céramique,
porcelaine...**

**Ces photos ne concernent
que la porcelaine.**

Le quartier est devenu résidentiel dès les années 90. De la briqueterie d'antan, il ne reste presque plus que le nom de la rue...

Sources principales : « Tuiles, porcelaine... et même poulets », Kim de Gottrau, publié dans « La Liberté » le 21 août 2019 ; Ceramica CH, « Lentigny FR, manufactures de céramique fine (1945-1953) et de porcelaine (1954-1961) »

La monseigneur



récolte des tubercules...

En 1910, les habitants du hameau des Planches sur Forel se prétendent copropriétaires de la chapelle de Forel et réclament la part qu'ils ont versée pour cette chapelle, puisqu'ils assistent aux offices à Rueyres. Par gain de paix, l'évêché leur verse quelques centaines de francs. Une manne bienvenue pour les paysans des Planches qui s'empressent d'acheter en commun une machine à arracher les pommes de terre. Celle-ci est baptisée la « Monseigneur », que l'on se passe à l'époque de la

Jules Monney, le régent physionomoniste et apiculteur

De Porsel, domicilié à Villarimboud, Jules Monney a fréquenté l'École normale d'Hauterive de 1914 à 1918. Il a enseigné successivement à Semsales, à Autavaux - où il demeura 21 ans - et à La Vounaise, son dernier poste. Il s'est fait apprécier par son dévouement et ses dons pédagogiques.

Marginal dans sa passion pour la physiognomonie

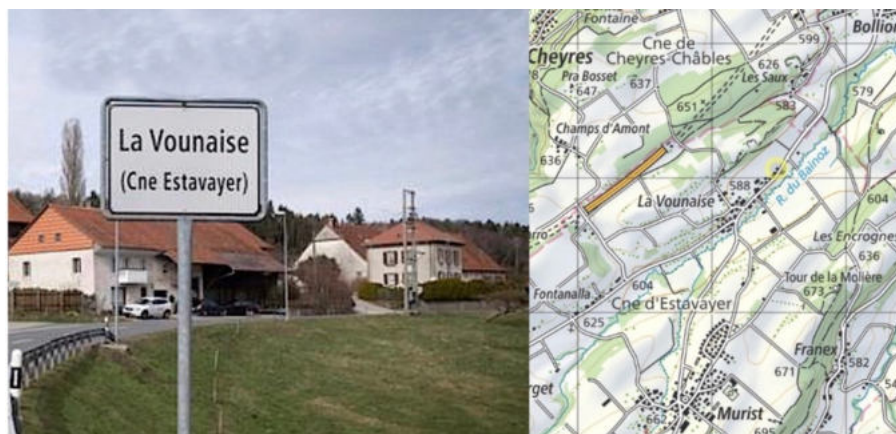
J'étais jeune instituteur dans la Broye dès 1951. Pendant plusieurs années, j'ai entendu des commentaires intéressés et intrigués sur la passion du collègue Jules Monney de La Vounaise pour la physiognomonie, étude des correspondances des traits du visage avec le caractère. Une science ou une pseudo-science originale dont le « prophète » principal était le pasteur zurichois Johann Caspar *Lavater* (1741-1780), un penseur, théologien, poète et écrivain. Il a déclenché « une véritable frénésie physiognomonique » par l'œuvre de sa vie « L'art de connaître les hommes par la physiognomonie », dont l'objet est la connaissance du caractère d'après la physionomie.

Jules Monney, à côté de son enseignement, avait deux « violons d'Ingres » : l'apiculture et la physiognomonie. Son fils Francis, domicilié à Morges, a eu l'amabilité de me prêter des photos. Il m'a signalé que personne, dans sa famille, n'a imité son papa dans cette passion du décodage des traits du visage où il excellait, la physiognomonie. Deux photos de l'apiculteur : l'inspecteur des ruchers, le praticien.



Autres passions de Jules Monney.

Il était un dessinateur talentueux. Il lui arrivait ainsi d'unir la physiognomonie et son don artistique pour donner des leçons fort originales. Jules Monney était en outre un passionné par les abeilles. Apiculteur hors ligne, il était inspecteur des ruchers et secrétaire-caissier de la Fédération cantonale d'apiculture. Vice-président d'honneur de la Société d'apiculture « La Broyarde », il possédait deux grands ruchers à La Vounaise et à Franex.



L'école de La Vounaise est située tout à droite sur la photo.

Accident tragique

Jules Monney, à 61 ans, est décédé à la suite d'un grave accident de la circulation qui s'est produit le dimanche 17 mai 1959, à 21 heures, au tournant de Lion-d'Or, à Boudry. La voiture qu'il conduisait en direction de Bevaix transportait encore cinq autres passagers, soit la femme du conducteur, leur fils Francis Monney et sa femme, domiciliés à Morges, ainsi que les deux enfants de ces derniers, Christian et Denis, nés en 1951 et 1952. À la suite d'une perte de maîtrise, l'auto a manqué le virage et s'est jetée violemment contre un piédestal de pierre. Les six occupants ont été transportés à l'Hôpital des Cadolles. Jules Monney est décédé après plusieurs jours d'hospitalisation et l'ensevelissement a eu lieu à Murist le 7 juin 1959. Sa femme n'était que légèrement touchée. Francis Monney souffrait principalement d'une fracture du crâne, comme son épouse qui, en plus, avait des côtes et le pubis fracturés, une rupture du foie, un éclatement du duodenum et de multiples blessures superficielles. Le petit Christian, avec une plaie ouverte au cuir chevelu, a subi en plus une fracture du radius droit. Le poignet gauche de son frère Denis était fracturé.

Le 10 juin 2023 au téléphone, Francis m'a précisé que sa femme, si durement touchée lors de l'accident, est actuellement âgée de 98 ans...

L'internat dans les années 40-50

L'internat comporte dans les années 40-50 de pénibles contraintes, mais néanmoins des avantages certains : création d'amitiés durables, études suivies et sérieuses notamment dans les branches fondamentales, participation à de nombreuses activités extrascolaires...



« Saint-Charles » a existé de 1884 à 1970. En octobre 1913 a été ouvert le pensionnat actuel, œuvre de Fernand Dumas, jeune architecte âgé de 21 ans.

Ce bâtiment remplaçait la vieille « Ratière ».

Les lignes suivantes se rapportent aux reproches que l'on peut formuler à l'égard d'un internat catholique de jadis. Celui que je fréquente de 1945 à 1947 est le pensionnat Saint-Charles à Romont. Il s'appelle aussi « petit séminaire », car ouvert à des vocations sacerdotales ressenties ou... suggérées.

Une nouvelle vie

Les premiers contacts avec l'internat nous désorientent. On est entourés de nombreux nouveaux « copains », croisés dans des corridors trouvés interminables. On fait connaissance avec les odeurs et le brouhaha du réfectoire. On passe de longues heures dans une salle d'étude. Le dortoir compte 80 lits, avec une atmosphère facile à supposer..., et sans chauffage en cet après-guerre sans charbon. Les doués pour le foot apprécient la cour de récréation ; les autres, non ! Sans être ni en caserne, ni au couvent, on est néanmoins embrigadés et cloîtrés.

Religion à haute dose

Dans un internat catholique, « donner des principes » consiste à injecter au patient de la religion à haute dose. À Saint-Charles, messe quotidienne à 6 h 30, après un « Benedicamus Domino » qui nous a extraits du lit à 6 h, étude « enrichie » d'une lecture spirituelle avant un déjeuner sommaire, classe toute la journée, étude de 17 h à 19 h avec de nouveau une lecture spirituelle. Et le soir, étude, puis prière du soir à la chapelle. D'anciens copains qui sont arrivés croyants à l'internat, en sont partis mécréants et jurant qu'ils ne remettraient plus jamais les pieds à l'église...

Attention aux filles !

Autre reproche : le néant dans le domaine de l'éducation sentimentale. Sans doute la prudence est-elle de rigueur. L'attrait du sexe d'en face est pourtant normal à l'époque qui suit la puberté. Pourquoi brandir, sans cesse, l'épouvantail du péché et des pires châtements

en cas de défaillance ? Conter fleurette à une jolie fille, c'était tout simplement s'exposer au renvoi.

Et la table ?

Pas bien bonne ! À un âge où une nourriture substantielle s'avère indispensable, en cet « après-guerre » c'est le règne des « papets », des viandes douteuses et des légumes cuits à la vapeur. Les remugles de la « soupe à la bataille » réchauffée envahissent les corridors. Une alimentation suffisante et saine est pourtant vitale, tant pour le travail intellectuel que pour la croissance physique et le sport.

Fermetures générales

En 2023, tous les internats sont fermés. Les raisons ? Une désaffection généralisée envers les pensionnats, leur coût, les écoles mieux réparties géographiquement, les transports publics beaucoup plus efficaces... Le pensionnat Saint-Charles de Romont, ouvert en 1884 a été fermé en 1970. La Corbière, le Stavia, le Sacré-Cœur, Notre-Dame Auxiliatrice (pensionnat de l'École secondaire), tous ces internats staviacois ont disparu. Le vendredi 18 juin 2021, le chanoine Antoine Salina, aux commandes du Collège de Saint-Maurice depuis 1990, en a poussé définitivement le verrou, mettant fin à une histoire dont le premier chapitre date de 1806.

« La Gruyère » de G. G. offre deux articles sur l'internat, le 5 mai 1956 et le 22 août 1958

Tuberculose et BCG, Jean-Marie-Camille Guérin

Le 15 juin 1961, Gérard Glasson rend hommage dans « La Gruyère » à un savant modeste, méconnu, dont la science a sauvé des milliers de vies humaines...



(...) Je songe à la mort d'un Français qui est parti pour l'Au-delà, méconnu. Il avait pourtant 89 ans. Et il se nommait Jean-Marie-Camille Guérin. C'était un vieillard à grandes moustaches, à barbiche et à lunettes. Il fuyait les avant-scènes. Et les projecteurs de music-hall ne l'avaient jamais effleuré. Presque toute sa vie s'est écoulée dans un laboratoire. Guérin était, avec son ami Albert Calmette, l'inventeur du célèbre vaccin contre la tuberculose. Le G du B.C.G. (Bacille Calmette-Guérin), c'était lui. Combien de gens le savaient ? La vieillesse de ce savant était humble et solitaire. Ceux qui le rencontraient dans les couloirs

de l'Institut-Pasteur le prenaient pour un doux maniaque, familier de ces lieux. Depuis 1921, date de la première injection du miraculeux sérum à un enfant, plus de 200 millions de gosses ont été vaccinés au B.C.G. De petits Fribourgeois, comme de jeunes Japonais, Africains ou Américains, doivent probablement la vie ou la santé au professeur Guérin. Quelqu'un le leur a-t-il seulement dit ? (...)

Nomination des syndics au XIX^e siècle : le Parti conservateur dicte sa loi !

Les abstentions sont comptées comme des votes !!!

La Constitution fribourgeoise de 1831 attribuait au Conseil d'État le pouvoir de désigner les syndics des communes. « Le Conseil d'État est le véritable moteur politique du canton : il prépare les projets de lois, de décrets et de budget tout en exerçant le pouvoir réglementaire et en établissant des arrêtés d'exécution des lois. Il nomme les préfets, les juges de paix et les syndics. »

Mais voilà : le désaccord se manifeste peu à peu. La votation sur la nomination des syndics est prévue le 27 janvier 1885. « La Liberté », organe officiel du parti conservateur - dont les membres sont appelés libertards - prône le « non » ; elle s'oppose à l'abandon par le gouvernement de la désignation des syndics. Le journal précise que l'abstention « a la même valeur qu'un vote négatif ». Ce qui est à peine croyable : les abstentions sont donc considérées comme des votes négatifs ! « Le Confédéré » - organe radical - défend le « oui ». « À Fribourg, en particulier, - note ce journal -, nous avons vu l'abstention active, c'est-à-dire les militants libertards arrêtant les électeurs se rendant au scrutin, déchirant les cartes de capacité et offrant le vin ou le schnaps pour l'abstention. » Et il y eut quantité d'abstentions. (27 497 - 8118 - 1075 = 18 304, soit le nombre d'abstentions)

Voici le résultat par districts :

Districts	Elect. inscrits	OUI	NON
Lac	3,569	1,973	124
Gruyère	4,800	1,895	63
Sarine	6,130	1,666	201
Broye	3,449	1,193	71
Glâne	3,344	551	94
Veveyse	1,957	428	32
Singine	4,248	412	490
	27,497	8,118	1,075

« La Gruyère » du 31 janvier 1885 n'y va pas non plus de main morte ! « Il est donc évident, le peuple s'étant prononcé avec plus de 7000 voix de majorité, que l'article 76 de la constitution, qui veut que le syndic soit l'agent du gouvernement, doit être remplacé par l'article révisé qui attribue la nomination des syndics aux assemblées de commune. Mais le parti libertard, qui est le maître du gouvernement et qui l'incarne, ne l'entend pas ainsi. Vous le savez, du reste, il prétend que l'on doit compter, comme ayant dit non, tous les citoyens inscrits dans les registres civiques qui n'ont pas été voter dimanche dernier. De cette façon, avec les 1000 non déposés dans l'urne, ils arrivent à compter environ 18 000 rejetants contre 8000 acceptants. »

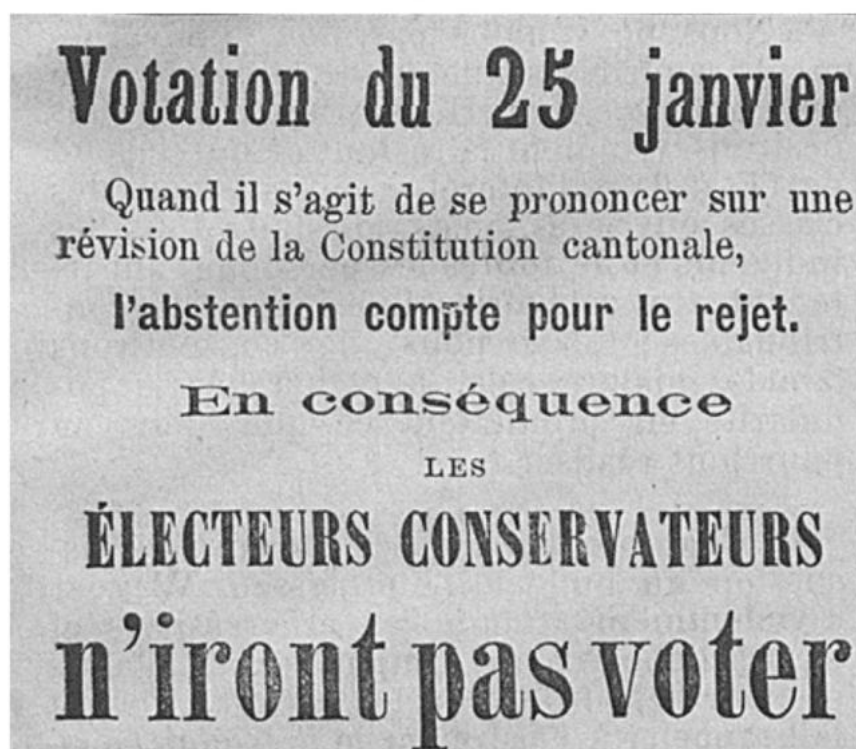
« Le Bien Public », en faveur du « oui », précise dans son numéro du 27 janvier 1885 : « Dans la ville de Fribourg, quatre ou cinq auberges de la basse-ville n'ont pas été désesplies de toute la matinée du dimanche : devant chacune d'elles, des racoleurs étaient aux aguets,

arrêtant au passage les citoyens qui se dirigeaient vers la haute-ville et qu'on supposait devoir se rendre au scrutin. On les engageait à entrer, on les invitait à prendre part aux libations, moyennant une toute petite formalité, celle de remettre à l'agent préposé aux libations leurs cartes de capacité que l'on déchirait à l'instant en menus morceaux. Le plancher de ces auberges était jonché de débris de papier vert. »

« Le Confédéré » radical prédit : La question de la nomination des syndics fera quand même son chemin... Ce fut le cas lors de la votation du 23 octobre 1892 : les syndics sont nommés par le Conseil communal et non plus par le Conseil d'État.

Annonce dans « La Liberté » du 25 janvier 1885

Annonce parue le dimanche 25 janvier, jour même de la votation



Il existe « cassée » et « cassée » !

Nos cabarets villageois organisaient naguère encore des « cassées ». J'ai vécu dans mon village, dans les années 50, la « cassée des chantres ». Les membres de la société de chant consommaient des châtaignes ou des noix copieusement arrosées avec du rouge ! J'ai demandé jadis à l'ancienne tenancière de l'auberge de Rosé en quoi consistait une cassée. Sa réponse : « C'était une fête, parfois avec musique et danse, où l'on consommait des châtaignes, parfois avec des cacahuètes appelées pistaches dans nos régions, à grand renfort « d'Algérie ». Les curés, du haut de la chaire, s'insurgeaient contre les bals et les cassées. Quand j'écrivais l'histoire de Prez-vers-Noréaz, j'ai lu les récriminations du curé contre les cassées où les gens se saoulaient.

Mais il existait des cassées plus substantielles ! L'abbé Brodard, dans « La Liberté » du 7 janvier 1961, précise : On faisait, au café, une « cassée », coutume disparue, hélas. Le cabaretier offrait à ses clients des châtaignes rissolées et des noix, avec des oranges ou des mandarines et des noisettes et amandes.

C'était en 1901



C'était en 1938 ! Relents de guerre...

« La Liberté » du 9 mars 1963

En furetant dans mon galetas, j'ai trouvé des journaux d'il y a vingt-cinq ans.

Comme le siècle a vieilli depuis lors ! Ou peut-être a-t-il rajeuni, on ne sait jamais...

À huit heures du soir, un jour d'août, nos rues et nos cafés étaient vides. Pourquoi ? Hitler parlait à Nuremberg. Et les gens, devant leur radio, qu'ils comprissent ou non l'allemand, frémissaient d'angoisse.

Alors, on « obscurcissait ». Vous rappelez-vous le papier que vous plaquiez sur vos vitres ? L'atmosphère était nerveuse, tendue ! On trouvait des journalistes pour ressortir ce vieux devin de Nostradamus afin de l'interroger sur les risques de guerre. D'ailleurs, en 1938, les hirondelles étaient reparties plus tôt que de coutume. - Mauvais signe ! disaient les gens. Certaines de nos villes avaient leurs « chemises vertes », fanatiques fascistes qui y allaient de leurs petits défilés ; ailleurs, c'était l'Union nationale, conduite par feu Géo Oltramare qui faisait des conférences contre la pourriture des vieilles démocraties.

Il y avait des effluves de fin du monde. Et partout les chômeurs protestaient, couraient sus aux pelles mécaniques qui, proclamaient-ils, leur enlevaient le pain de la bouche...

Oui, c'était une bien triste année. L'année de Munich... Vous rappelez-vous Daladier et Chamberlain qui s'en revenaient d'une visite au Führer allemand ?



Conférence de Munich le 29 septembre 1938: au premier plan de gauche à droite: le Premier ministre britannique Arthur Neville Chamberlain, le Français Édouard Daladier, président du Conseil, Adolf Hitler, l'Italien Benito Mussolini et son gendre le comte Galeazzo Ciano, ministre des Affaires étrangères. *Rue des Archives/©Suddeutsche Zeitung/Rue des Arc*

- Je vous apporte la paix disait le Premier anglais en brandissant un petit papier - encore un accord inutile ! - à sa descente d'avion.

Et toutes les populations – après cette visite à Hitler - se mirent à jubiler. Les Suisses aussi, bien sûr ! Il suffit de lire les journaux du moment. Comment avait-on pu penser qu'il y aurait une guerre ? Les nazis ? Du bluff, rien que du bluff. Quant à l'armée française - on pouvait le lire - elle était prête jusqu'au dernier bouton de guêtre, comme toujours. Et la Pologne, mes amis ! D'ailleurs, il y avait la Russie des Soviets. Et personne n'ignorait qu'elle serait la première à foncer sur l'hitlérisme, son ennemi mortel.

Oui, comme tout cela est lointain. Comme si l'on parlait d'un autre monde.

Toc

Solstice d'été

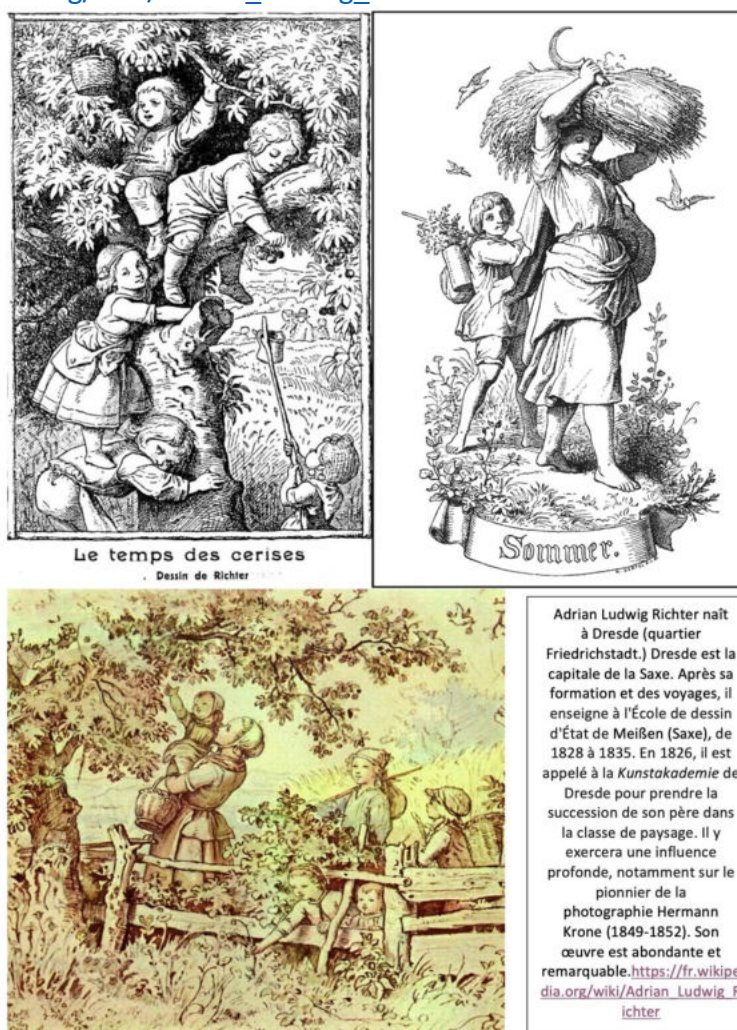
Nous avons vécu le solstice d'été, le 21 juin. C'était le plus long jour de l'année. Pas de quoi se réjouir ! Si vous pouvez indiquer une série de trois années consécutives où le temps aura été beau lors du solstice d'été, vous serez félicités ! On remarque en effet que, habituellement, le solstice d'été brouille le temps. Pourquoi ? nous n'en savons rien, mais c'est une vieille constatation faite déjà par des anciens qui conseillaient de ne jamais fixer une promenade vers le 21 juin, à cause des caprices du temps. Le « gran dzoua ! », les longs jours ! On s'en réjouit mais on les voit malheureusement si rarement sans dérangements de

la météo. Le 21 juin, « le dzoua i viron », les jours tournent, ils recommencent à diminuer. (Voir aussi un billet de F.X. B dans « La Liberté » du 17 juin 1961)

Adrian Ludwig Richter (1803-1884) et « Le temps des cerises »

Peintre, professeur d'université, illustrateur, aquafortiste, artiste graphique, Richter est un artiste de valeur. Son œuvre, figurative, touche par le naturel de ses thèmes.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrian_Ludwig_Richter



Les œuvres représentées évoquent le temps des cerises. Pour les francophones, c'est une chanson célèbre. Les paroles de « Le Temps des cerises » sont écrites par Jean Baptiste Clément et la musique a été composée par [Antoine Renard](#), en 1868. C'est l'une des chansons les plus enregistrées en France, avec de nombreux interprètes parmi lesquels on peut citer Tino Rossi, Charles Trenet, Yves Montand, Colette Renard, Juliette Gréco...

Cette chanson est fortement associée à la Commune de Paris de 1871, l'auteur étant lui-même un communard ayant combattu pendant « la Semaine sanglante », période la plus meurtrière de la guerre civile de 1871. Une raison stylistique explique cette assimilation

du « Temps des cerises » au souvenir de la Commune de Paris : son texte suffisamment imprécis qui parle d'une « plaie ouverte », d'un « souvenir que je garde au cœur », de « cerises d'amour [...] tombant [...] en gouttes de sang ». Ces mots peuvent aussi bien évoquer une révolution qui a échoué qu'un amour perdu.

Des dizaines de milliers de personnes ont rendu le 10 janvier 1996, place de la Bastille, un ultime hommage à François Mitterrand, le président socialiste, inhumé le lendemain à Jarnac (Gironde). Rose à la main, la foule, silencieuse, s'est massée sous d'immenses portraits de François Mitterrand datant de la campagne présidentielle de 1988. Une « cérémonie d'adieu simple et populaire », a commenté Lionel Jospin. Il n'y a pas eu de discours - à l'exception de courts extraits de ceux de François Mitterrand -, mais un programme de musique classique, clos par la cantatrice Barbara Hendricks. Du haut des marches de l'Opéra Bastille - l'une des réalisations mitterrandiennes - elle a interprété « Le Temps des cerises », rappelant la Commune de Paris et la révolution socialiste.

La Commune de Paris, période insurrectionnelle durant laquelle les Parisiens furent maîtres de la capitale, a duré 72 jours, du 18 mars au 28 mai 1871, avant d'être violemment combattue par le gouvernement républicain. Elle est aujourd'hui un mythe fondateur pour les mouvements de gauche. L'œuvre sociale de la Commune est audacieuse : elle proclamait notamment la séparation de l'Église et de l'État ; l'instruction gratuite, laïque et obligatoire pour les garçons et les filles ; la gratuité de la justice ; l'élection des juges et des hauts fonctionnaires...

A l'école de recrues

Ce sont des Fribourgeois à l'école de recrues en 1944. Tout à droite, le soldat porte un Fox, appareil de radio transmission et réception. Les armes sont des mousquetons et des fusils-mitrailleurs, qui seront remplacés en 1957 par le fusil d'assaut. Deux soldats portent à la ceinture des grenades à main. L'un des deux (deuxième depuis la droite) est Michel Page, d'Avry, papa de Charly Page.



De l'enclave de Surpierre, expatriés dans le Gers

Mais c'est où, le Gers ? C'est un département français parmi les plus lointains de chez nous, puisqu'il se trouve à quelque 900 km. Il est situé dans le sud-ouest de la France. Armagnac et et canard y font bon ménage..., à côté d'autres spécialités du cru. Le chef-lieu est Auch.

Et les expatriés de l'enclave de Surpierre sont Valérie Torche-Catillaz, de Cheiry, et Cédric Catillaz, de Villeneuve. Les deux sont issus de milieux agricoles et ont été orientés vers d'autres emplois. Valérie est devenue typographe et Cédric, après sa profession de cimentier dans l'entreprise Desmeules à Granges-Marnand et une activité dans la publicité, a assuré la conciergerie durant 15 ans dans les écoles d'Avry.

Dynamique, entreprenant, le couple a décidé de s'en aller au loin et de choisir une situation exigeante et totalement différente. Ils ont acheté une vaste propriété avec propositions de chambres d'hôtes... L'occasion s'est offerte dans un village du Gers, à Bourrouillan. André Devaud, un ami, s'est associé. « Le Moulin du Comte » - tel est le nom du complexe - présentait des bâtiments fort intéressants, mais qui nécessitaient des restaurations. Le trio Cédric, Valérie et André s'y est attelé courageusement durant une année et demie. Il faut préciser que Cédric est manuellement très doué. Les chambres d'hôtes ont pu recevoir des amateurs dès 2020. Valérie et André s'occupent surtout de la cuisine et Cédric, dont le charisme est connu, assure l'accueil et les divers travaux d'entretien qu'exige une vaste propriété.

Les bâtiments

Cet ancien moulin du XVIII^e siècle, situé en bordure de la rivière « La Douze », bénéficie d'un environnement calme. Il se compose d'une bâtisse principale et de dépendances. Celles-ci abritent un grand gîte de 8 couchages et 5 chambres d'hôtes, mais aussi un restaurant qui attend sa prochaine ouverture. Chaque chambre climatisée dispose de sa propre salle d'eau et s'ouvre sur le parc arboré.

Le Moulin du Comte offre une capacité de 18 couchages au total et peut être privatisé sur demande. Le bord de la rivière permet le repos, comme le grand parc arboré. La piscine de 15x6 mètres est un appoint fort estimé.



Avis de deux hôtes

À part la parenté des propriétaires et divers amis suisses qui ont apprécié leur séjour à Bourrouillan, des hôtes ont exprimé un avis :

Nous avons été très bien accueillis. Très convivial. Le lieu est calme. Les chambres entièrement neuves sont confortables et très propres. La literie est top. Nous y reviendrons.

Accueil convivial et chaleureux, une hospitalité rare... Nous avons été bichonnés comme jamais dans un cadre de rêve, un ancien moulin rénové avec goût...

Le Gîte Motard « La Réserve »

Le gîte pour motards est situé au Moulin du Comte. On est à mi-chemin entre Nogaro et son circuit (https://fr.wikipedia.org/wiki/Circuit_Paul_Armagnac) et Eauze, capitale de l'Armagnac. Les hôtes bénéficient d'une grande salle de séjour et d'une cuisine équipée pour préparer les repas. Le gîte dispose de trois chambres à l'étage et d'une au rez-de-chaussée. Chaque chambre est équipée de sa propre salle de bain avec wc.

<https://www.booking.com/hotel/fr/le-moulin-du-comte-bourrouillan.fr.html>

Jean-Paul II, pourquoi ce silence ?

Extrait d'un « Billet de G. G. », « La Gruyère » du 20 novembre 1980

(...) Dans ses homélies, Jean-Paul II a parlé d'abondance, notamment sur des sujets dont il ne semble avoir qu'une connaissance superficielle. Il a dénoncé avec feu, par exemple, l'impérialisme et le colonialisme. Mais pourquoi a-t-il omis d'évoquer ces prêtres fanatiques qui partaient à la tête des conquérants espagnols et portugais, au 16^e siècle, et convertissaient de force les populations indigènes d'Amérique latine et d'Extrême-Orient en les contraignant à opter pour le baptême et la croix, ou pour la mort ? Pourquoi n'a-t-il pas eu un mot sur ces missionnaires qui occupèrent l'Afrique avant les soldats européens et les colons ? Il ne serait pas scandaleux que l'éloquence pontificale obéît à une certaine logique et à un constant souci de la vérité historique. (...)

Léon Progin : décès d'un pionnier à l'âge de 34 ans

Novembre 1920 : les journaux sont unanimes à se désoler du tragique décès du pilote Léon Progin, originaire de Vulruz, né à Bulle le 19 mai 1886.

En exergue à un article de « La Gruyère » du 19 novembre 1960 - qui marque le quarantième anniversaire de cette disparition - on lit : « Noble figure que celle de Léon Progin ! L'homme s'imposa une carrière aussi brève que riche. Ce fut une ascension étonnante. Et le pilote moissonna les succès à un rythme fulgurant. Il fallait que cette vie ardente fût remplie. Elle l'a été. Après quatre décennies, la figure de Léon Progin demeure comme une des plus attachantes que connut le pays de Gruyère. »

Dans « La Gruyère » du 17 septembre 1957, Gérard Glasson consacre un long article au monument de l'abbé Bovet. Son introduction rappelle l'existence de celui dédié à Léon Progin. « Là-bas, dans un décor de verdure sombre et de fleurs, la stèle commémorative de Léon Progin, aviateur audacieux, prestigieux acrobate... L'aigle d'airain étend ses ailes sur le héros que la Mort guettait en plein vol... »

Dose d'immortalité, par Patrice Borcard, dans « La Gruyère » 31 octobre 1966

Le dimanche 21 novembre 1920, Léon Progin participait à un meeting d'aviation à Tavel. Vers onze heures, l'aviateur survola la ville de Fribourg. « Ce fut un sujet d'émerveillement de voir Progin risquer dans l'immensité du ciel, au-dessus de la ville, ces fantastiques pirouettes qui faisaient de lui un virtuose de l'air », notent les journaux de l'époque. Au début de l'après-midi, alors que les appareils de Nappes et Johner, vedettes du moment, volent au-dessus de Tavel et du Schœnberg, Progin défie le brouillard et la bise. « Il s'élève dans les airs de cette allure légère et sûre qui lui est propre. Il décrit dans l'espace des figures gracieuses et fantastiques, boucles et vrilles, descend puis remonte verticalement sous le regard d'une foule qui suit, haletante, ses prodigieuses péripéties » note « La Gruyère ». Puis soudain, l'avion s'écrase au sol, incapable de se redresser après une ultime pirouette. Deux heures seront nécessaires pour dégager le corps du pilote.



Présentation du monument lors de sa création, « La Gruyère » du 31 octobre 1996, extrait de l'article de Patrice Borcard

À l'entrée du cimetière de Bulle, un monument s'impose par l'originalité de sa forme. Sur une stèle de marbre blanc, rongée par les mousses du temps, un aviateur debout, finement ciselé dans la pierre. Le regard perdu dans les nuages, le bras tendu vers le ciel, il prend appui sur l'hélice d'un avion. (...) Ce monument, élevé à l'occasion de la Toussaint de 1921, offre une bribe d'immortalité à Léon Progin. L'homme, actuellement presque oublié, tient du lieu de mémoire. Il est le premier héros moderne de la Gruyère. Et on a peine à imaginer aujourd'hui l'aura dont fut entouré le premier aviateur gruérien. Sa mort accidentelle fut ressentie comme un drame cantonal.

Le sergent-aviateur Léon Progin collectionne les records. Le 12 septembre 1919, record suisse d'altitude à 7250 mètres. Les 9 et 10 août, à Dübendorf, au premier Concours fédéral d'aviation, il enlève le prix de la Confédération. Le 22 octobre, il monte à 8200 mètres, s'adjugeant ainsi le record suisse d'altitude. En mai 1920, il achète un parasol Morane-Saunier. C'est avec cet appareil qu'il obtient brillamment ses brevets pour figures acrobatiques. Il survole souvent la Gruyère, Vaulruz et Bulle. Le 15 novembre 1920 à Genève, il fait partie de l'escadrille militaire qui survole la ville lors de l'inauguration de la Société des Nations. Au retour, il survole Bulle comme un dernier adieu et donne un spectacle inoubliable de loopings, de virages, de spirales, de chandelles et de piqués d'une hardiesse impressionnante. « La Gruyère » 16 mai 1970, article de E. Loup



La section des sous-officiers de la Gruyère a aménagé en 1929 au Jardin anglais, à Bulle, un obélisque destiné à marquer le souvenir de Léon Progin. Ce monument comporte une colonne de marbre portant un médaillon évoquant la mémoire du pilote tué, surmontée d'un aigle aux ailes déployées.

Funérailles « nationales »

Les funérailles de Léon Progin prennent des allures officielles, suivies en direct par les journaux. Le cercueil, recouvert d'un drapeau fédéral, quitte Tavel, escorté par la Société de tir et la fanfare. À travers la ville de Fribourg, la foule se presse pour s'incliner devant le convoi en route pour la Gruyère. Un avion survole le véhicule durant tout le parcours.

Le lendemain, Bulle fait des funérailles nationales à cette figure héroïque. Pour « La Liberté », la cérémonie funèbre revêt l'importance d'une manifestation patriotique. Alors que trois avions survolent la ville durant toute la cérémonie, la procession traverse la Grand-Rue. Et le cercueil, placé sur un affût de canon, est traîné par six chevaux. Autour d'une forêt

de drapeaux et de couronnes se groupent autorités et militaires. La foule se chiffre par milliers.

Principaux journaux consultés : « La Liberté » 21 novembre 1960, 19 mai 1970, 21 juillet 1970 ; « La Gruyère » 19 novembre 1960, 16 mai 1970, 1^{er} septembre 1970, 20 novembre 1980, 31 octobre 1996

Les jours de la semaine, en patois

Vous avez sans doute remarqué que les jours de la semaine en patois sont tournés... à rebours de ceux du français : « delon » lundi ferait di-lun; et de même « demâ » mardi, « demikro » mercredi, « dedzà » jeudi, « devindro » vendredi, « dechando » samedi. Il n'y a que le dimanche la « demindze » qui a la même tournure dans les deux langues, parce que le français s'est décidé à le retourner. En revanche, le patois en a fait un nom féminin alors que les six jours ouvrables, « lè dzelôvrê » (les jours ouvriers) sont masculins. *D'après Jèvié, F.X. B, « La Liberté » 5 octobre 1963*

Une séquence de l'Antiquité précédée d'un bref glossaire

Première des quatre grandes périodes de l'Histoire : l'Antiquité. Avant d'en aborder un épisode, quelques rappels...

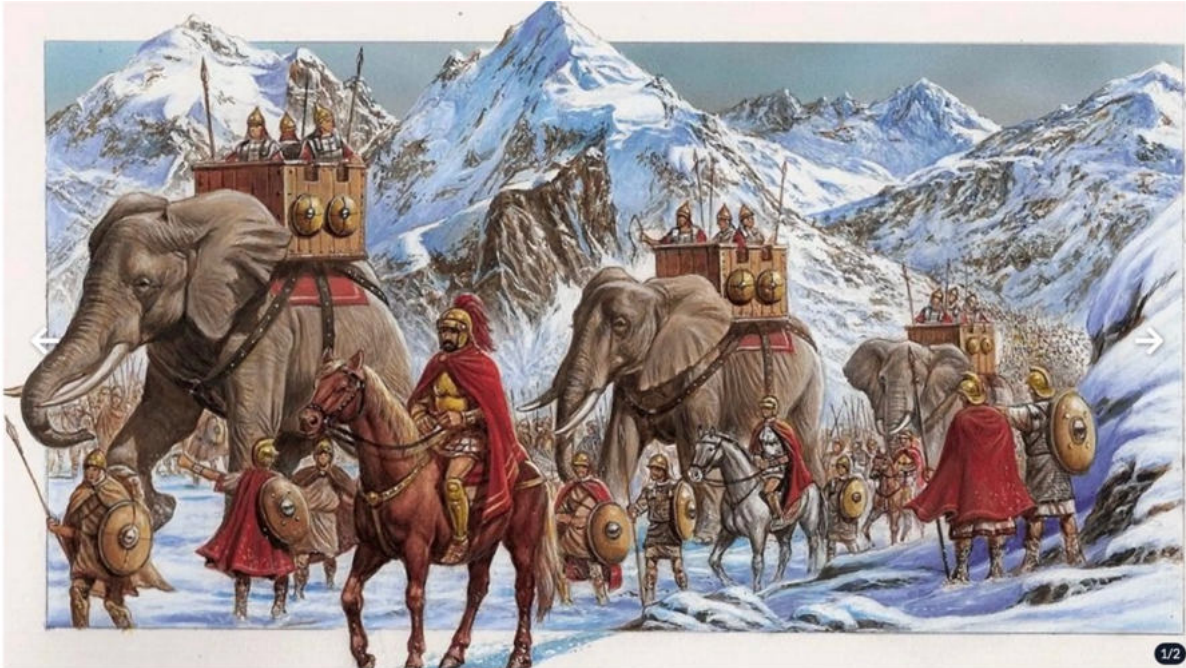
Carthage est une ville tunisienne située au nord-est de la capitale Tunis. L'ancienne cité, détruite puis reconstruite par les Romains, est aujourd'hui la résidence officielle du président de la République. La ville possède encore de nombreux sites archéologiques, romains pour la plupart, avec quelques éléments puniques.

L'adjectif **punique** se rapporte aux Carthaginois de l'Antiquité. Les guerres puniques opposent durant plus d'un siècle deux cités pour la domination de la Méditerranée occidentale : **Rome**, qui a achevé la conquête de l'Italie, contre **Carthage**, puissance commerciale. Les deux impérialismes s'affrontent de - 264 à -146. Le général carthaginois Hannibal triomphe d'abord en Italie, mais le général romain Scipion l'Africain finit par l'emporter en Espagne, puis en Afrique même, ce qui lui vaudra son surnom. Rome décide de détruire Carthage au cours de la troisième guerre punique. Après un long siège, Scipion Émilien rase la cité. « Delenda est Carthago » : Carthage doit être détruite ! proférait Caton l'Ancien. Pour la Rome impériale, il fallait tuer cette république prospère et d'avant-garde. Caton l'Ancien est un politicien, écrivain et militaire romain. Il est connu comme conservateur et défenseur des valeurs romaines traditionnelles.

Annibal (ou Hannibal) est un général et homme d'État carthaginois (247-183 avant J.-C.) Il est le fils d'Hamilcar Barca, vainqueur de la première guerre punique. Annibal a été élevé dans la haine des Romains.

Sagonte est située en Espagne à 25 km au nord de la ville de Valence. Le siège lors des guerres puniques a duré huit mois, jusqu'en 218 av. J.-C., date à laquelle les habitants de Sagonte, alliés des Romains, se rendent aux troupes carthaginoises commandées par Hannibal.

Hannibal et ses **éléphants**. Utilisés dans la bataille comme des armes d'assaut, les éléphants parvenaient à effrayer jusqu'aux redoutables légionnaires romains.



Les Alpes ont été le théâtre d'un événement auquel les historiens ont consacré une folle assiduité : le franchissement des Alpes par l'armée d'Annibal (ou Hannibal) en 218 avant notre ère. <https://www.laprovence.com/article/papier/5305433/a-la-conquete-des-alpes-par-ou-le-general-annibal-et-ses-37-elephants-sont-ils-passes.html>

Récit historique

Gérard Glasson, dans « La Gruyère » du 22 juillet 1961, dresse un parallèle entre le monde moderne - affrontements entre l'Est et l'Ouest - et l'Antiquité. Il donne un aperçu des guerres puniques. Dans le monde antique, les tensions se présentaient déjà.

« D'une part, il y avait Rome la républicaine. Elle était gouvernée par des « durs ». Ses légions étaient redoutables. Elles imposaient aux peuples asservis le culte de leurs dieux. D'autre part, il y avait Carthage. C'était une puissance commerçante et maritime. Fille des Phéniciens - des navigateurs intrépides - elle possédait des colonies sur tous les rivages de la Méditerranée : en Espagne, en Sicile, etc.

Entre ces deux Grands, la Grèce. C'était le pays le plus raffiné, le plus civilisé. Mais ses habitants étaient incapables de former une nation. Les cités helléniques se disputaient l'hégémonie. Elles étaient constamment en lutte les unes contre les autres. La Grèce, préfiguration d'une Europe livrée à ses querelles et à ses contradictions !

Et ce qui devait arriver arriva. Romains et Carthaginois en vinrent aux mains. Les guerres puniques durèrent cent-vingt ans.

À l'époque, on ignorait la bombe atomique et les fusées intercontinentales. Il fallut trois ans, à Annibal, pour conduire son armée de Sagonte à Cannes. Ses éléphants n'avançaient pas à la vitesse des chars d'assaut modernes. Cependant, la supériorité militaire de Rome s'affirma. Des généraux de génie s'illustrèrent : Scipion l'Africain, Scipion Emilien. Puis il y avait, dans la ville éternelle, un consul intraitable qui valait, à lui seul, tout un office de propagande. Caton - véritable Khrouchtchev du temps jadis - répétait à la fin de toutes ses harangues : « Et etiam censeo, delenda Carthago » « Je pense que Carthage doit être détruite ».

Ce qui fut fait en l'année 146 avant Jésus-Christ. Depuis lors, la suprématie romaine s'établit rapidement partout. Les légionnaires ne firent qu'une bouchée de la Grèce.

Arles, 2023



Les Rencontres de la photographie d'Arles sont, chaque été depuis 1970, le premier festival de photographie de renommée internationale. Notre petit-fils Barnabé - qui obtiendra dans une année son bachelor à l'ECAL de Lausanne - est retourné à Arles en ce début du mois de juillet 2023 et nous a fait parvenir cette vue prise à partir de la Tour Luma.



« LUMA Foundation » a été créée en 2004 par Maja Hoffmann à Zurich, afin de soutenir la création artistique dans les domaines des arts visuels, de la photographie, de l'édition, des films documentaires et du multimédia.

Le bâtiment de Frank Gehry à Arles se veut un nouveau bâtiment culturel du XXI^e siècle. Les espaces intérieurs permettent différents usages : une salle d'exposition de 1000 m² nommée « Galerie Principale », deux terrasses panoramiques aux 8^e et 9^e étages, deux salles d'exposition de 500 et 350 m², un café-restaurant, un auditorium de 150 places, des ateliers d'artistes, une bibliothèque, des espaces d'archives, des salles de séminaire, des bureaux, etc.

Barnabé à Budapest

Notre petit-fils Barnabé - un cycliste dont les exploits ont été relevés naguère - nous envoie cette photo qu'il a prise le 14 juillet 2023 : « En ce moment je suis à Budapest, pour les Championnats Européens des Coursiers. »

Le Parlement de Budapest représenté sur cette photo est l'édifice le plus représentatif de la ville, et l'un des plus célèbres d'Europe. Il s'agit du troisième plus grand parlement au monde derrière celui de Roumanie et d'Argentine. Construit entre 1884 et 1902, le Parlement de Budapest a été la plus grande construction de son époque : elle compte 691 pièces. Elle incarnait la puissance économique de la Hongrie du début du siècle dernier.



Moments de l'histoire du château de Gruyères

Suite à la faillite du comte Michel en 1554, Berne et Fribourg se sont partagé les territoires de l'ancien comté. Fribourg installe ses représentants, les baillis, au château de Gruyères. Entre 1554 et 1798, plus de cinquante baillis se succèdent, issus de grandes familles fribourgeoises. Les baillis et leurs successeurs, les préfets, occupent le château jusqu'en 1848, date à laquelle la préfecture du nouveau district de la Gruyère est établie à Bulle.

En 1849, le château est mis aux enchères. Les frères Bovy, John, Antoine et Daniel - de Genève - remportent la mise et la famille s'installe à Gruyères. Dans la région, quand on a su qu'il s'agissait de riches industriels horlogers, on a espéré que le château devienne fabrique de pièces de montres. Mais les Bovy avaient la passion des arts. Ils ont ouvert les portes du château aux artistes, leur offrant les boiseries nues des vastes pièces. C'est ainsi que Henri Baron, Barthélemy Menn, Camille Corot et Gustave Courbet ont signé des scènes inspirées de paysages gruériens, payant ainsi leur séjour au château. Daniel Bovy, doué d'un joli talent de peintre, a également signé certains décors.

Une fille Bovy a épousé Louis-Emile Balland, principal fondateur de l'École mécanique de Genève. Cette riche famille d'industriels allait assurer pendant plusieurs générations la pérennité du château de Gruyères jusqu'en 1938. À cette date, le château a été rendu à l'État de Fribourg. La famille Balland s'est toujours souciée du bien-être des gens de la région, notamment dans le domaine de l'adduction d'eau et de la protection contre les incendies.

Dentellières



Le travail de la dentelle, un art subtil qui pourrait disparaître. © Julien Chavaillaz

Jusqu'à son départ du château, en 1938, la famille Balland a poursuivi son mécénat, y compris à l'égard des femmes. Mme Eugène Balland, née Jeanne Minutti, s'en est préoccupée pendant la guerre 1914-1918. Elle s'est inquiétée de la situation souvent misérable de son entourage. Le tressage de la paille était à son déclin. Pour remplacer cet artisanat vital pour de nombreuses petites gens, Mme Balland a fourni une nouvelle occupation aux femmes du pays. A Genève, elle avait décelé les qualités artistiques d'une

jeune lingère, brodeuse diplômée. Elle confectionnait de somptueux trousseaux. Madame Balland l'a appelée à Gruyères et elle l'a chargée de promouvoir l'art de la dentelle au fuseau. Cet artisanat a occupé de nombreuses Gruériennes jusqu'après la dernière guerre.

En 1919 a été fondée une Société des Dentelles de Gruyère qui, en 1941 a donné naissance à l'actuelle Association des Dentelles de Gruyère, soutenue par la bourgeoisie bulloise. La plus grande commande réalisée a été l'insigne du 1^{er} août 1942, un travail de longue haleine. Par la suite, comme les machines remplacent de plus en plus le travail artisanal, les commandes ont diminué. C'est donc aujourd'hui par plaisir avant tout qu'on s'adonne encore à la dentelle en Gruyère, un loisir essentiellement féminin, qui ne permet plus de gagner un revenu complémentaire.

Ce texte s'est inspiré d'un article d'Yvonne Charrière paru dans « La Liberté » du 19-20 juillet 1986.

Un moment binational à La Cure...

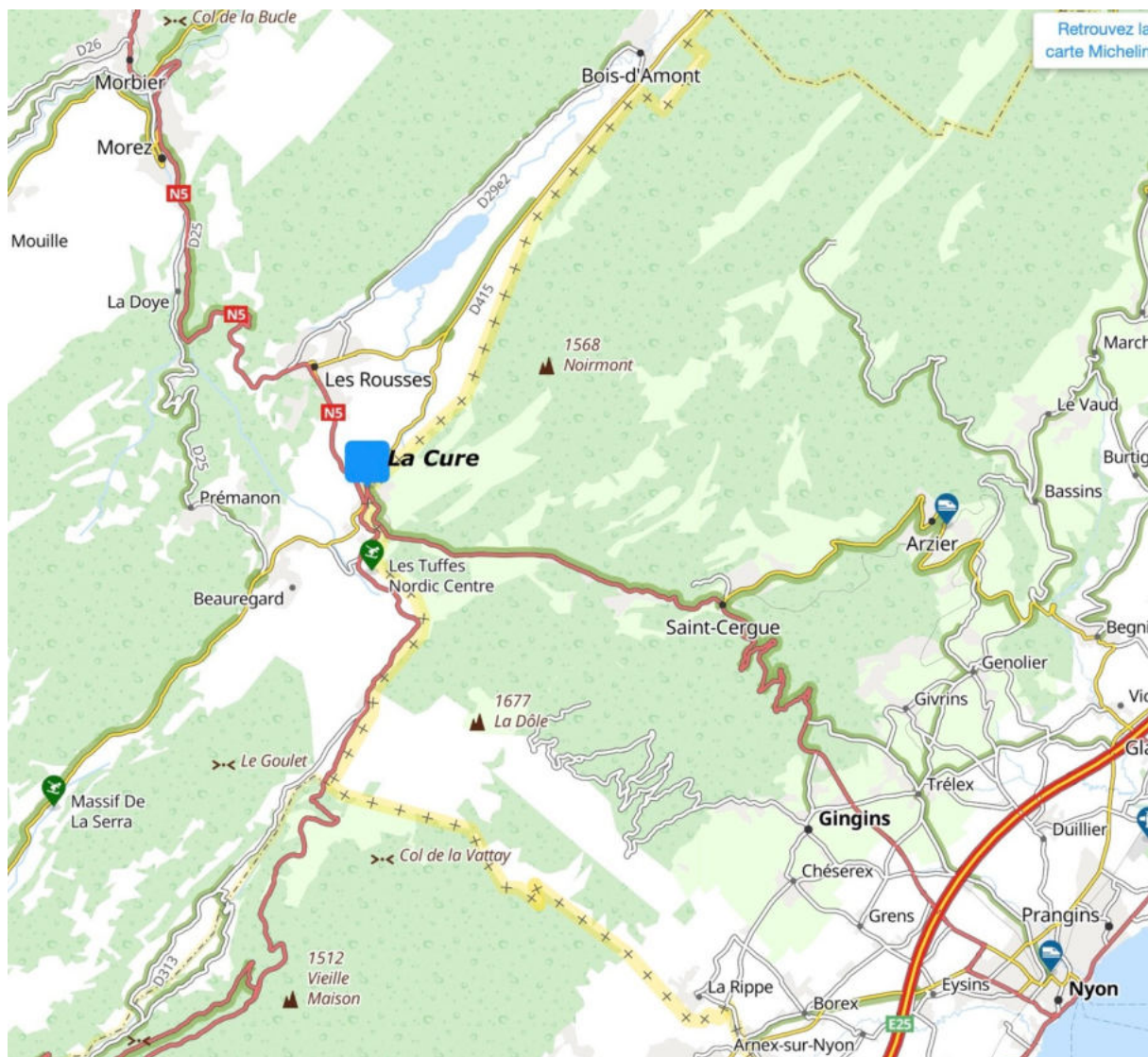
La Cure, avec sa gare de la ligne Nyon-St-Cergue-Morez... A deux pas, l'hôtel-restaurant franco-suisse Arbez. « Le seul restaurant au monde à être traversé par une frontière », affirme Alexandre Peyron, le propriétaire des lieux, petit-fils du fondateur Max Arbez. Dans la brasserie, des drapeaux rouges à croix blanche côtoient des bannières tricolores. Au menu, voisinent les spécialités suisses et françaises.

Traité de Dappes

La vallée des Dappes est une vallée franco - suisse située dans le massif du Jura à 1 200 mètres d'altitude en moyenne. Le traité de Dappes du 8 décembre 1862, entré en vigueur le 20 février 1863, est un arrangement entre Napoléon III et la Confédération destiné à régler un différend territorial. La majeure partie du village est intégrée à la Suisse, en échange de portions de terrain dans la vallée des Dappes. Quelques maisons du village, qui étaient françaises, devinrent ainsi suisses. Un gars nommé Ponthus a érigé un magasin sur un champ lui appartenant, là où il savait que la nouvelle frontière passerait. But de la manœuvre : faire de la contrebande de chocolat, de tabac et d'alcool. Le magasin est devenu le restaurant franco-suisse Arbez.

Tolérance et Intolérance...

Aujourd'hui, assure le patron Alexandre Peyron, point de trafic. D'ailleurs, à l'intérieur de son commerce, la circulation des biens et des personnes n'est entravée d'aucune façon. En cuisine comme au resto, la viande et le vin franchissent quotidiennement la limite entre les deux États sans être taxés. A l'hôtel, les occupants de la chambre 12 peuvent quitter leur lit en Suisse pour aller prendre une douche en France sans devoir présenter leurs papiers d'identité aux douaniers... Le patron ouvre la porte d'une chambre avec vue sur la douane. Dans la chambre n° 9 tout comme la chambre n° 6, nos clients dorment la tête en Suisse et les pieds en France. Gérard Oury fait allusion à ces chambres dans son film « La Grande Vadrouille ». Il avait d'ailleurs l'intention de le tourner ici, mais il a finalement jugé la situation de notre hôtel trop rocambolesque pour qu'elle paraisse vraisemblable à l'écran.



Mais les autorités n'ont pas été toujours aussi tolérantes. La fresque orne la façade principale - une reproduction du tableau « Les Joueurs de cartes » de Paul Cézanne - est là pour le rappeler. « En 1920, deux Français jouaient aux cartes côté suisse, raconte Alexandre Peyron. Un douanier entre et verbalise : Le jeu de cartes était français, d'où l'amende. Plutôt salée puisqu'elle se montait à... 6000 francs ! Cet établissement, qui navigue entre deux législations, est sujet à des ennuis administratifs. On a deux fois plus de tracasseries administratives, on subit deux fois plus de contrôles.

Sauvés à La Cure pendant la Guerre

Durant la Seconde Guerre mondiale, poursuit le commentateur, cet endroit était à la croisée de trois territoires : la Suisse neutre, la France de Vichy et la France occupée. Le champ en face de nous était en zone libre. Il désigne un petit chemin qui longe son établissement. C'est la promenade d'Angèle, ma grand-mère précise Alexandre. C'est par là notamment que sont passées les quelque 400 personnes qui ont été sauvées grâce à mes grands-parents. Des juifs, des résistants, des aviateurs alliés et, parmi eux, il y avait même des agents des renseignements suisses. Mon grand-père, Max Arbez, le fondateur de l'Hôtel franco-suisse, a été élevé au rang des Justes pour ces hauts faits de résistance, relève avec fierté son petit-

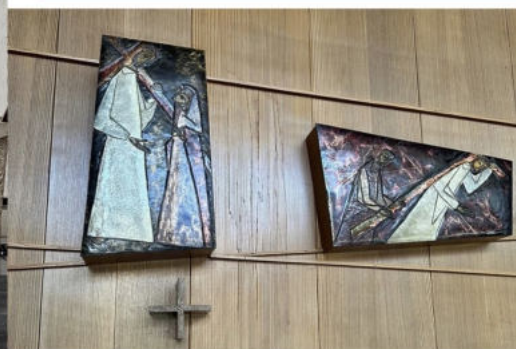
fil Alexandre Peyron. La cérémonie a eu lieu le 6 octobre 2013, en présence d'Angèle qui avait alors 103 ans.

D'après « La Cure » Migros Magazine août 2014

A l'hôpital de Tavel



J'ai découvert, admiratif, la chapelle de l'hôpital de Tavel en 2008. Nouvelle admiration lors de mon hospitalisation. Ma fille Christine, lors d'une visite, a pris ces photos. La plupart du personnel de l'hôpital ne s'était jamais rendu à la chapelle... Ignorant des noms de Yoki (1922-2012) auteur d'un millier de vitraux, d'Antoine Claraz (1909-1997), sculpteur, référence en matière de sculpture religieuse dans le canton de Fribourg, Lilane Jordan (1935) créatrice en émaux d'art et collaboratrice d'Antoine Claraz. Photos : vitraux de Yoki, autel et Christ d'Antoine Claraz, Chemin de croix de Liliane Jordan.



Le canton d'Argovie et Lenzbourg



François Gross écrit dans « La Liberté » du 15 septembre 1990 : « L'Argovie est un canton fait de bric et de broc. Furieusement jacobins, ses pères fondateurs ont collé ensemble des régions qui n'avaient pas suivi le cours des siècles sur une même barque. À ce titre-là, le «canton du milieu» est une image en miniature de la Suisse. Est-ce la raison pour laquelle les Argoviens se veulent, autant que Soleure, une terre de rencontres, où les Confédérés de tous horizons politiques, confessionnels, sociaux et linguistiques confrontent leurs idées sur l'évolution de leur pays? »



Le canton d'Argovie - attachant et un peu ignoré des Romands - comprend comme l'écrit François Gross - diverses régions différentes, tant du point de vue pittoresque, culturel qu'économique. Argovie fait partie des six nouveaux cantons - Argovie, Thurgovie, Saint-Gall, Grisons, Tessin et Vaud, anciens bailliages, alliés ou conquêtes – venus agrandir la Suisse par l'Acte de Médiation proposé par Napoléon Bonaparte en 1803.

Bref arrêt à l'une des villes caractéristiques, Lenzbourg

Lenzburg compte 8000 habitants. La vieille ville médiévale, d'importance nationale, s'enrichit d'un château qui compte parmi les plus célèbres de Suisse. Il abrite notamment le musée argovien. Des visites organisées, des concerts médiévaux et des journées découvertes font partie de la vie du château. La tour «Esterlithurm» offre une vue splendide qui s'étend jusqu'à la Forêt-Noire et à la Suisse centrale.

Le château a connu divers propriétaires. Dès 1100 - donjon érigé par les comtes de Lenzbourg - ce fut ensuite la dépendance des Kybourg, puis celle des Habsbourg. Après la

conquête de l'Argovie par les Confédérés en 1415, un bailli bernois a résidé au château jusqu'en 1798. Tout en faisant partie de la Suisse, le château a abrité un institut d'éducation de 1804 à 1853 et il a connu divers propriétaires, notamment américains. Le château est redevenu propriété cantonale dans les années 1950 et il est le siège depuis lors du Musée historique d'Argovie.

Maison Stapfer, « terre de rencontre »

Divers édifices ont été construits aux alentours de château. Vers 1600, a été édifié celui devenu Maison Stapfer, en souvenir d'Albert Stapfer, né à Berne et décédé à Paris le 27 mars 1840. Stapfer est une personnalité politique suisse, ministre des Arts et des Sciences sous la République helvétique, de 1798 à 1800, puis ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, de 1800 à 1803. Il a contribué à la création du canton d'Argovie dont il a défendu l'autonomie en 1814 au moment du Congrès de Vienne. Dès son entrée en fonction en juin 1798, il s'est entouré de pédagogues et d'intellectuels renommés, tels Johann Heinrich Pestalozzi, le Père Girard ou encore l'historien Johann Heinrich Zschokke. Ses projets de réforme étaient d'avant-garde.

Villarvolard



Illustration tirée de Marie-Alexandre Bovel, Gisèle Rime, Légendes de la Gruyère, Bulle, Ed. Gruériennes, 2004

Villarvolard est une ancienne commune de la Gruyère, riche de quelques demeures caractéristiques. Elle a fusionné avec Corbières en 2011. Sur la place, devant l'église, on admire une ancienne fontaine couverte avec une poutraison remarquable. Elle était utilisée pour les lessives semestrielles (!) et pour abreuver le bétail. À l'église, il convient de mentionner l'orgue, véritable monument organistique. Il s'agit d'un instrument réalisé par la Maison Th. Kuhn de Männedorf, construit en 1892-93. Le village fut celui de Catherine Repond dite Catillon, la dernière « sorcière » condamnée au bûcher à 68 ans. Son procès eut lieu en 1731. Elle a été interrogée à Corbières par le bailli Béat-Nicolas de Montenach. Elle était notamment accusée par des paysans d'avoir maudit les alpages dont les propriétaires avaient refusé de lui faire l'aumône. Un site passionnant sur Catillon : https://www.fr.ch/sites/default/files/contens/aef/_www/files/pdf23/aef_catillon_fr.pdf

Röstigraben



Pas simple, la question linguistique dans le canton de Fribourg. Deux organismes y défendent leur identité et leur point de vue : pour les francophones, la Communauté romande du pays de Fribourg (CRPF), pour les alémaniques, la Deutschfreiburgischen Arbeitsgemeinschaft (DFAG). Pour avoir vécu durant plus de 20 ans dans une école bilingue et même pour en avoir été le directeur - École normale de Fribourg - j'ai cohabité avec les Suisses alémaniques... sans aucune friction sérieuse. Je n'ai fait qu'appliquer le conseil donné par mon prédécesseur Louis Dietrich : respecte l'identité des Suisses allemands et laisse-les conserver leurs spécificités dans l'organisation de leurs études. Ce qui fut fait. Mais, paraît-il, n'a pas duré avec la transformation d'École normale en HEP...

François Dessemontet, professeur à l'Université de Lausanne, docteur en droit, avocat, écrit : (site Uni Lausanne) : « Fribourg, toujours bilingue, fortement alémanisé dès son entrée dans la Confédération en 1481, francisé à la Révolution, en butte aux attaques d'une minorité linguistique active en faveur de l'allemand depuis deux décennies... » Si je n'ai pas connu d'attaque de la part des Alémaniques, j'ai découvert par contre des traits de leur personnalité : indépendance, fierté et conscience de leur identité, protection voire extension de leur coin de pays, détermination...

Respect des cultures

La conseillère d'État Isabelle Chassot affirmait à la RSR - émission de 7 h du 22 décembre 2007 - que « la réalité se trouve dans le mélange des cultures ». Non Madame ! Dans le respect des différentes cultures. Comme l'a affirmé en 2005 dans un article de *La Liberté* le savant historien Nicolas Morard au sujet de la partie alémanique du canton : « *Une fois pour toutes, qu'on se comprenne bien. Il ne s'agit pas de méconnaître, lui refusant sa juste place, une fraction nullement négligeable, tant s'en faut, quoique néanmoins minoritaire, du peuple fribourgeois. La population fribourgeoise francophone, et j'en suis un écho fidèle, entend simplement faire valoir qu'elle n'admettra jamais relever indifféremment de deux langues et de deux cultures dont l'histoire et la tradition lui ont appris que l'une, bien plus que l'autre, l'a*

marquée de façon décisive et indélébile. La majorité doit en être consciente, sans arrogance ni prétention, et la minorité de même, dont les devoirs et les droits sont également réels. »

Un peu d'histoire

On sait que l'adhésion de Fribourg à la Confédération en 1471 eut pour effet de favoriser la germanisation. De 1483 à 1798, l'allemand fut la langue officielle de l'État de Fribourg. C'est alors que l'on assista à de nombreuses « naturalisations » de noms de famille bien français : les Du Pasquier de la capitale deviennent des Von der Weid, etc. Le Collège Saint-Michel va jouer un rôle de première importance dans la lente reconquête du français qui trouvera son épanouissement au XIX^e siècle, grâce à l'influence notamment d'un Père Girard, d'un Alexandre Daguet. Mais l'allemand a « tenu bon » ! N'a-t-on pas dit qu'à Meyriez, le pasteur et l'instituteur étaient encore les deux seules personnes à parler le français ? Mais, il faut reconnaître que les noms alémanisés de nos villages francophones n'eurent guère de succès, à part Seedorf. En voici quelques-uns :

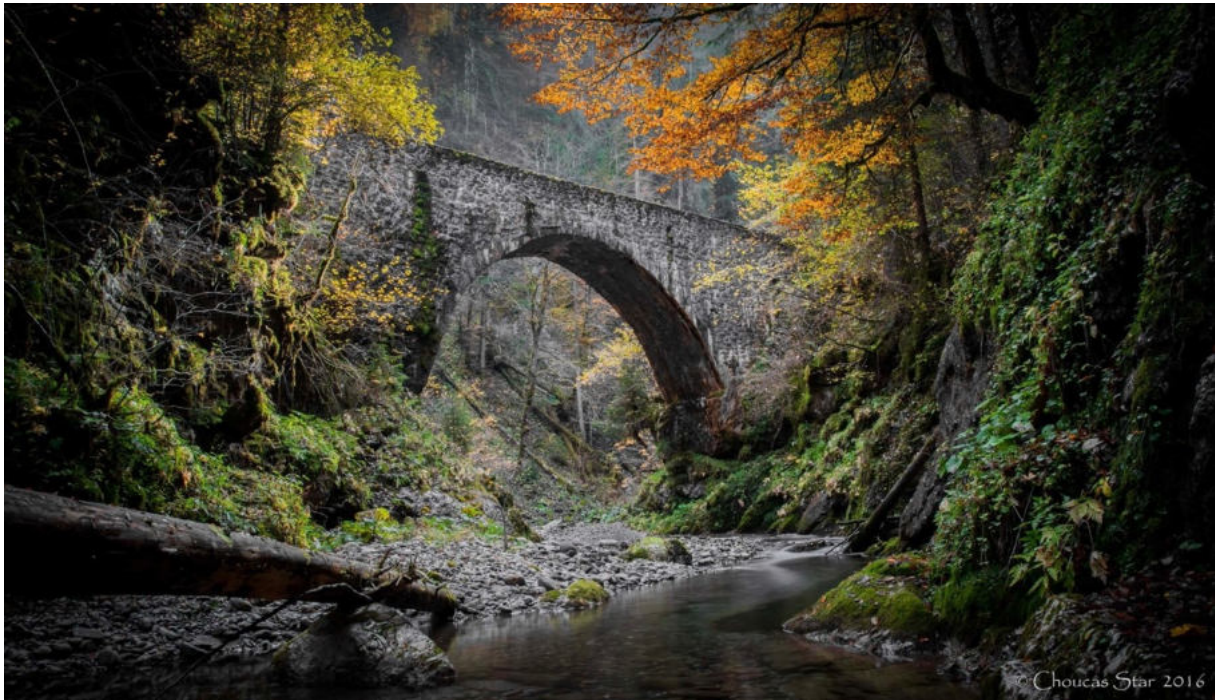
Avry-sur-Matran : Avry ob Matran, ou Affry ; Neyruz : Rauschenbach ; Cottens : Cottingen ; Onnens : Onning ; Lovens : Loving ; Saidor : Seedorf ; Lentigny : Lentenach ; Autigny : Ottenach ; Ecuwillens : Cüvellingen ; Hauterive : Altenryf ; Belfaux : Gumschen ; Ependes : Spinz ; Farvagny : Favernach ; Le Mouret : Muret ; Essert : Ried ; Granges-Paccot : Zur Schüren ; Givisiez : Siebenzach ; Barberêche : Bärfishen ; Breilles : Brigels ; Pensier : Penzers ; Marly : Mertenlach ; Vilars-sur-Glâne : Glanewiler ; Rossens : Rossing ; Montagny : Montenach ; Chandon : Zerkinden ; Sorens : Soring ; Charmey : Galmis ; Vuisternens-en-Ogoz : Welschwinterlingen, etc.

Les villages de la partie alémanique avaient aussi leur traduction en français , exemples :
Altavilla : Hauteville ; Agriswil : Agrimoine ; Büchslen : Buchillon ; Galmiz : Charmey ;
Fräschels : Frasses ; Gurmels : Cormondes ; Jeuss : Jentes ; Löwenberg : La Motte ; Lurtigen :
Lourtens ; Gempenach : Champagny ; Meyriez : Merlach ; Ulmiz : Ormey ; Salvenach :
Salvagny ; Wallenried : Essert, etc.

Près de Montbovon

Pont du Pontet

Ouvrage d'art en pierre, à une arche plein cintre. Ce pont, construit en 1680 et restauré en été 1993, franchit l'Hongrin entre Montbovon et Allières. Ancien passage stratégique sur le chemin muletier du Col de Jaman, il est tombé en désuétude. Cet ouvrage a vu défiler les armailis gruériens avec leurs fromages et autres produits laitiers. Le col de Jaman est un col à 1 511 m d'altitude. Il est situé dans les hauteurs montagneuses de la ville de Montreux et au pied de la dent de Jaman. Le franchissement du col en automobile n'est pas possible, il s'agit d'une voie sans issue.



Historiette de chez nous

Justin, jeune patron du domaine « Les Givrettes », est amoureux de la sommelière de la Croix fédérale. Il lui rend visite régulièrement et lui offre de petits cadeaux, du chocolat, de jolis bouquets... Mais la fine mouche paraît ne rien comprendre. Justin se confie à son ami Célestin qui lui donne un conseil : « Les femmes aiment les belles autos. Procure-toi la clé d'une Mercedes. Tu l'agiteras en buvant ta bière. Un beau succès t'attend ! » Justin suit ce conseil. Mais sans aucun succès. Il s'en plaint à Célestin qui lui dit : « C'est bien ta faute. Avant d'agiter la clé de la Mercedes, tu aurais dû enlever les pinces à vélo de tes pantalons. »

1968, pompières au temps des sœurs...



Les religieuses de Menzingen (Zoug) viennent de constituer en 1968 un corps de pompiers ou plutôt de pompières, dans le cadre de leur couvent et de leur pensionnat. Ces bonnes sœurs ne craignent pas seulement le feu de l'Enfer. Elles estiment que les vastes bâtiments, dont elles sont propriétaires, sont

exposés sinon à la malveillance, du moins à l'imprudence. Or la défense contre l'incendie, au village voisin, leur semble insuffisante. C'est pourquoi elles ont résolu de mettre, pour ainsi dire, la main à la pâte. J'ignore si elles ont acheté des casques, des salopettes et des bottes de caoutchouc. Mais elles se sont instruites au maniement des hydrants, des échelles à rallonge et des extincteurs à mousse. Et elles se débrouillent fort bien dans une tâche que les hommes, ces éternels vaniteux, se sont jusqu'à présent réservée en exclusivité. Elles offrent, à mon avis, un exemple de féminisme bien compris.

Bien sûr, elles gardent des détracteurs. Il y a encore des nostalgiques de la devise « L'épouse à la maison et le mari au bistrot ». Quand sa chère moitié occupe un emploi au dehors, le

maître de céans est, évidemment, contraint de partager avec elle les soins du ménage. Il apprend à essuyer la vaisselle, à passer l'aspirateur, à faire les courses, apprêter le biberon du petit dernier. Naturellement, il y a des malins qui esquivent ces corvées. Et ils laissent à leur compagne la charge de faire deux journées en une seule. Mais, dans l'ensemble, l'esprit de famille s'acquiert assez rapidement. Et les enfants eux-mêmes s'accommodent d'une maman qui n'est pas au logis du matin au soir. *Extrait de GG La Gruyère 7.9.1968*

Jadis, quelques occupations des Fribourgeois

Premiers essors industriels

Il faut remonter au XVI^e siècle pour connaître un premier essor industriel à Fribourg. Le canton a connu ses manufactures de drap, ses teintureries, ses tanneries et ses forges. Par la suite, ces activités productrices ont périclité. Le service militaire étranger les a supplantées et il a absorbé le surplus de main-d'œuvre. Mais la Révolution française et surtout l'Empire napoléonien ont marqué un tournant. Après la chute de Napoléon I^{er} en 1815, le vieux régime des capitulations (ententes écrites) fut aboli. Rares furent les troupes suisses encore recrutées à l'extérieur. Le métier des armes s'est éteint. Et un peuple particulièrement prolifique a dû orienter ailleurs ses occupations. Le début du XIX^e siècle fut celui des grandes tentatives d'émigration. Des groupes de familles entières se sont expatriées outre-mer. De cette époque date, par exemple, la fondation de la ville de Nova-Fribourgo au Brésil, en 1818. Mais pour ceux qui demeuraient au pays, l'existence était difficile.

Tressage de la paille

L'économie exigeait des ressources complémentaires. Pour des Gruériens, entre autres, le commerce du bétail, du fromage et des bois était d'un apport insuffisant. Ce fut alors que se créa l'industrie du tressage des pailles. La production annuelle du canton, qui était de 600 000 pièces en 1850, a atteint jusqu'à 2,5 millions de pièces en 1880. Sa valeur d'achat a passé de 500 000 francs à 1,5 million. En Gruyère, on comptait alors 1 300 tresseuses, réparties dans 30 paroisses. Les centres les plus importants étaient La Roche, Avry-devant-Pont, Sorens, Sâles et Gruyères. Il n'y avait pas seulement des ouvrières adultes pour travailler au logis, les enfants eux-mêmes étaient mobilisés.



Cette paille à tresser provient du froment de printemps. Celui-ci est fauché, puis séché. Quand la paille est sèche, on enlève les épis. On coupe la paille entre les nœuds et l'on obtient des fétus de 15 à 20 cm. On en fait ensuite de petits paquets que l'on met à blanchir dans une « byntchya », une caisse d'un mètre de hauteur, bien fermée, qui sert à blanchir la paille. On y introduit du soufre dans une assiette en fer. On l'allume et on obtient un gaz « fermo yio » (très puissant) qui rend la paille belle blanche. Celle-ci est

ensuite fendue avec un instrument en fer. On en fait de petites bandes de 3 à 4 mm de large. Puis ces bandes sont aplaties avec un instrument à rouleaux muni d'une manivelle. La paille est alors prête à être tressée.

Dégringolade

Une vive concurrence étrangère a sévi. Des tresses venues d'Extrême-Orient ont supplanté peu à peu les pailles indigènes. Elles étaient même moins coûteuses. La dégringolade s'est rapidement accélérée. En 1880, le canton de Fribourg comptait 2662 tresseuses. Il n'en avait plus que 824 en 1910. Dès lors, à part l'agriculture et quelques rares usines importantes, il a fallu patienter pour accueillir l'industrie accusée de propager le socialisme.

A consulter :

<https://125.heia-fr.ch/index.html@p=932.html>

Une source : « La Gruyère », 20 mai 1967

Monnaies de jadis et d'aujourd'hui

860 sortes de monnaies circulaient dans notre pays au début du XIX^e siècle. Ces espèces étaient émises par 79 autorités suisses ou étrangères. Environ 80% des monnaies venaient d'autres pays. Il a fallu attendre la naissance de l'État fédéral, en 1848, pour que soit inscrite la monnaie unique dans la Constitution. Les premières pièces en francs suisses ont été frappées dès 1850, remplaçant toutes les différentes monnaies cantonales alors en circulation.

Anciennes monnaies fribourgeoises (avant 1850)

Un batz: environ 15 ct. ; un kreutzer, ou un sol : 3,75 ct. ; un rappe : entre 1 et 2 ct. ; un écu-blanc à 30 batz, environ 4,50 fr. ; un écu-bon à 25 batz, soit 5 livres : 3,75 fr. ; un écu-petit à 20 batz 3 fr. ; une livre: 0,75 fr. ; denier et obole (maille) ont des valeurs de moins d'un ct. Que signifie « bon » dans écu-bon ? Il s'agit d'une monnaie qui a bon poids et bon aloi. L'expression de bon aloi qui signifie aujourd'hui de bonne nature, de bon goût, signifiait de bonne mesure, avec un alliage conforme, non truqué.

Louis Grangier, dans « Glossaire fribourgeois », Fribourg 1864, confirme : le bache, ou batz, vaut environ 15 ct. Le bache vaut 4 cruches, ou kreutzers. Le cruche (3,75 ct.) vaut deux rappes et demie. Ce qui correspond aux valeurs indiquées ci-dessus.



Ancien : le kreutzer (ou kreutzer, creuzer, cruche) ; nouveau dès 1850, pièce de 2 fr.

Un parcours mouvementé pour le régent-cistercien



1. Jules Barbey, instituteur à Vuippens. Photo prise à Vuippens, le 6 juin 1941, lors de la célébration du 650^e anniversaire de la fondation de la Confédération.
2. « La Liberté » du 2 juin 1948 publie un compte-rendu de la Première Messe du Père Stanislas Barbey à Morlon.
3. Après 50 ans, la classe 1934 se retrouve à Hauterive le 17 septembre 1984. De gauche à droite, Aloys Brodard, l'abbé Raphaël Pfulg, Casimir Moret, le Père Stanislas Barbey (Julon pour ses camarades de classe), Marcel Grandjean, Marcel Francey, Marcel Carrel, Bernard Chenaux, Gabriel Pittet
4. Le Père Stanislas Barbey

Un seul ancien normalien a revêtu la bure cistercienne à Hauterive après que le monastère eut retrouvé sa destination première. C'est Jules Barbey - Julon pour ses nombreux amis régents - qui portera le nom de Père Stanislas.

Régent à Mannens et à Vuippens

Jules Barbey est né à Morlon le 11 octobre 1914. À Hauterive dès 1929, l'un de ses camarades de classe est Bernard Chenaux. En 5^e année, en 1934, il a célébré avec toute l'École le 75^e anniversaire de l'ouverture d'Hauterive, anniversaire marqué par le Jeu commémoratif *Au fil de la Sarine*, signé abbé Bovet-Auguste Overney. À sa sortie de l'École normale, pendant neuf ans soit jusqu'en 1940, Jules Barbey est régent de Mannens. Puis il enseignera à Vuippens, jusqu'en 1943. Bon musicien, il assume aux deux endroits la direction du chœur paroissial. En 1941, à l'occasion du 650^e anniversaire de la fondation de la

Confédération, il est le responsable artistique de la grande fête organisée pour la circonstance par les communes de Vuippens et de Marsens.

Moine à Hauterive

Le 8 septembre 1943, il devient moine à Hauterive. Tout de suite, lit-on dans la *Chronique d'Hauterive* de Noël 1997, il se fait remarquer par sa belle voix de ténor qui lui vaut d'être désigné comme chantre. Le 13 mars 1948, il est ordonné prêtre. Le 30 mai, il célèbre sa Première messe à Morlon, l'église de son baptême. Il est nommé la même année cellérier, c'est-à-dire économe du monastère d'Hauterive. Il se montre actif dans cette tâche souvent exigeante. C'est lui qui achète la ferme et le domaine des Échelettes, proche de la Valsainte, propriété de la famille du Frère Amédée, moine à Hauterive. Le Père Stanislas y investit le capital provenant de la vente d'un domaine qui lui avait été donné à Morlon. Il crée aussi dans l'ancien moulin proche de l'abbaye un parc avicole qui aidera le monastère à « nouer les deux bouts ».

Victime d'évictions à Hauterive et à N. D. de Tours

En 1951, le Père Stanislas termine son ouvrage *Vision de Paix*, un beau livre qui retrace la vie cistercienne en Suisse et l'histoire des sept cents ans d'existence d'Hauterive. Envoyé dans des couvents cisterciens de France et de Belgique pour enseigner le chant grégorien, il constate à son retour, en 1975, que l'économat a été confié à l'un de ses confrères. Le Père Stanislas a le caractère bien trempé ! Il s'en va et exerce dès lors son ministère et des activités professorales en divers endroits : enseignement au Collège de Champittet à Lausanne, au collège du couvent de Bregenz, ministère avec des confrères cisterciens à Notre-Dame de Tours, dans la Broye, un ministère qui se termine mal ! Bien qu'étant estimé, il doit quitter Tours. La décision suscite de vives réactions dans la paroisse de Montagny-Tours où une pétition circule pour protester contre ce départ. L'on commente encore l'intervention du Président de paroisse qui, en pleine cérémonie religieuse, a pris à partie le Père Barbey. Celui-ci précisait aux fidèles qu'il n'avait pas été rappelé, mais expulsé. Le Président de paroisse s'est levé et s'est approché du Père en lui disant bien haut qu'il n'avait plus rien à faire ici !

En Allemagne et aux Échelettes

On trouve aussi le Père Stanislas à Sion, et enfin au Prieuré de Birnau, lieu de pèlerinage sur les rives allemandes du lac de Constance. En 1992, il revient en Suisse et s'établit aux Échelettes, domaine qu'il connaît bien puisque c'est grâce à lui que cette propriété a été acquise par le couvent d'Hauterive. En 1995, son âge ne lui permettant plus de demeurer seul aux Échelettes, il s'en va dans la communauté cistercienne de Bregenz. Pris d'un grave malaise, il doit séjourner au sanatorium de Mehrerau. C'est là qu'il est décédé le 8 août 1997. Son corps a été rapatrié en Suisse et il a été inhumé au cimetière d'Hauterive.

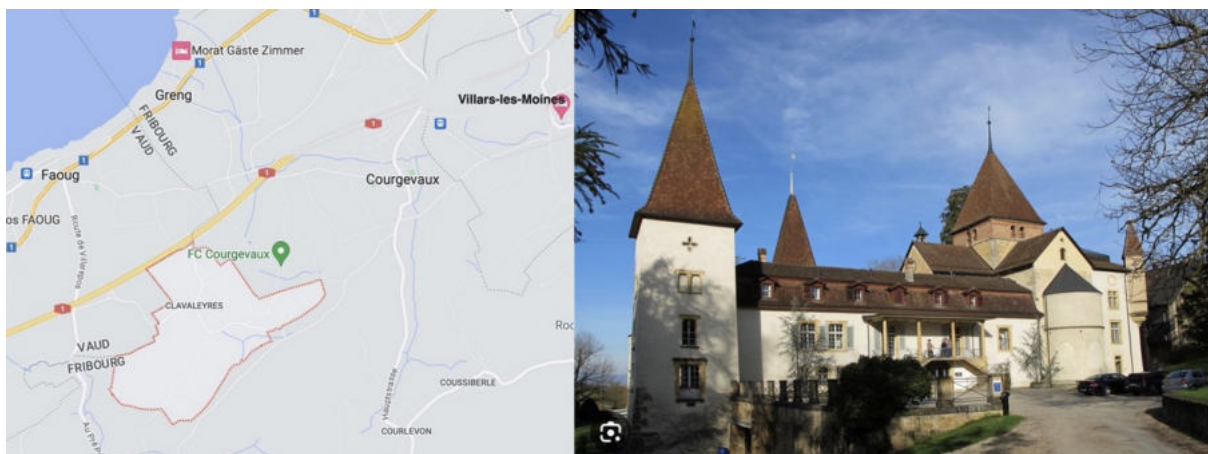
Excursion à Villars-les-Moines

Villars-les-Moines, Münchenwiler, est une enclave bernoise dans le canton de Fribourg, région de Morat. L'imposant château - jadis couvent - est devenu aujourd'hui un hôtel-

restaurant très prisé. L'autre enclave bernoise, Clavaleyres - commune de 50 habitants -, est devenue fribourgeoise en 2022.

Quelques mots sur le couvent

Le couvent dépendait de Cluny de 1081 jusqu'en 1485. Divers bâtiments ont été presque entièrement construits au moyen de matériaux prélevés dans la ville romaine d'Avenches. De sorte que l'on trouve aujourd'hui encore des inscriptions latines gravées en divers endroits du couvent. En 1485, le pape a rattaché Villars-les-Moines à la Collégiale de Berne. En 1528, lors de la Réforme, le prieuré est devenu un domaine de l'État de Berne. En 1535, Berne a vendu la seigneurie à l'avoyer Jean-Jacques de Watteville. Le transept, la croisée et le chœur de l'église du prieuré sont transformés en château Renaissance entre 1537 et 1553. Après plusieurs changements de propriétaires, Villars-les-Moines a passé en 1668 aux mains de la famille von Graffenried. Le château a été transformé en résidence seigneuriale baroque à partir de 1690 puis est devenu un manoir campagnard au XIX^e siècle. Les von Graffenried ont vendu le château avec le parc à un consortium neuchâtelois en 1932. Le canton de Berne l'achète en 1943 et en fait en 1954 un centre de formation pour adultes. Le bâtiment est rénové entre 1986 et 1990 et devient ensuite un hôtel et centre de séminaires. Il est considéré comme bien culturel d'importance nationale.



Le vacherin

On raconte qu'un moine fribourgeois, un dénommé Vaccarinus originaire de Villars-les-Moines, a séjourné dans les années 1265 au monastère de Montserrat, près de Barcelone. Il tenait de son père le secret de fabrication d'un fromage exquis. Une spécialité dont les moines espagnols raffolaient. Le langage populaire aurait transformé à l'usage ce «caseus Vaccarini» en vacherin.

Un incendie

14 avril 1955 Un concours de circonstances a provoqué l'incendie du château. Le feu a pris lors de la destruction de nids de guêpes et s'est propagé si rapidement que les pompiers ont dû déployer les plus grands efforts pour sauver une seule aile, l'aile nord. La partie du château qui fut ravagée par un incendie représente une énorme valeur historique.

Annexes...

Le restaurant

La cuisine et la cave du château vous proposent des régals.

L'hôtel et la maison d'hôtes

Château et maison d'hôtes présentent des chambres de diverses catégories, toutes soigneusement aménagées. La maison d'hôte compte trente-cinq chambres et le château cinq.

L'église du château

Quatre grandes figures qui ornent le chœur, des peintures à l'huile proviennent de la chapelle aménagée dans le château en 1886 par la famille de Graffenried. L'église est beaucoup plus ancienne. Les moines clunisiens l'ont érigée il y a environ 930 ans. Les toiles montrent trois grands abbés de Cluny ainsi que Saint Benoît de Nursie, père du monachisme occidental.

https://www.chateau-villarslesmoines.ch/fileadmin/user_upload/pdfs/die_vier_heiligen-Franz.pdf

Zélie à Badenweiler

Badenweiler est une commune allemande située en Forêt-Noire. Elle est connue pour sa station thermale fort appréciée. Badenweiler est à 20 kilomètres de Fribourg-en-Brisgau et à 20 kilomètres de Bâle. Un panneau devant le temple signale que l'édifice a été bâti sur un temple romain. Quatre grands vitraux embellissent le chœur avec des représentations de la nativité, la crucifixion, la résurrection et la bénédiction des enfants.



La plus jeune de nos arrière-petits-enfants dans la nef de la Pauluskirche de Badenweiler

Verlaine : souvenir de jadis

Avec Colette, mon petit-fils Joël et le pédagogue belge Jean-Pierre Pourtois, je me trouvais devant la prison de Mons, en Belgique. Pourtois a rappelé que Verlaine a été emprisonné dans ce bâtiment sinistre entre 1873 et 1875 à la suite d'une violente dispute avec Rimbaud : il avait tiré sur son amant et purgeait sa peine dans la prison montoise. Le poète a écrit, probablement par temps noir comme la prison, avec pour unique horizon les murs de sa cellule, ces vers merveilleux :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Douxement tinte,
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Disparition progressive des religieuses

Naguère encore, les religieuses dirigeaient maintes écoles et entreprises dans le canton de Fribourg. Il y avait notamment - surtout destinées à l'enseignement - les sœurs Ursulines, celles de Menzingen, d'Ingenbohl, de Baldegg... Des couvents accueillaient des sœurs cloîtrées à la Maigrange, à la Visitation, chez les Dominicaines, les Carmélites, à Montorge... Et des hommes à la Valsainte, chez les Cordeliers, les Capucins... En 2023, toutes ces institutions ont souffert d'un manque flagrant de vocations. Plusieurs ont été vendues, d'autres fermées, d'autres enfin réduites à quelques religieux ou religieuses.

Fermeture des écoles normales féminines

Des écoles (normales, primaires, ménagères...) confiées à des religieuses, ont dû fermer leur porte :

les Sœurs de Saint Vincent de Paul, à Fribourg (La Providence) dès 1862 ; fin de l'École normale (EN) en 1975

les Sœurs Ursulines, à Fribourg (pensionnat Ste-Agnès), dès 1876 ; fin de l'EN en 1987

les Sœurs de Menzingen, à Bulle (Institut Sainte-Croix), dès 1899 ; fin de l'EN en 1986

les Sœurs d'Ingenbohl, à Estavayer-le-Lac (Institut du Sacré-Cœur), dès 1905 ; fin de l'EN en 1983

Dès la fermeture des Écoles normales conduites par des religieuses, les jeunes filles ont été formées avec les jeunes gens à l'École normale cantonale de la rue de Morat. À partir de

1970, les classes primaires dirigées des religieuses ont peu à peu été confiées à des laïques, vu l'insuffisance de la relève.



Tour Jaquemart et Ursulines



Le couvent jadis et à l'heure actuelle

Historique d'une congrégation, les Ursulines

Arrivées à Porrentruy en 1619 à la demande du prince-évêque de Bâle, les Sœurs de Sainte-Ursule doivent bientôt affronter la Guerre de Trente ans. Aussi, en mars 1634, la communauté se disperse et une douzaine de Sœurs arrivent à Fribourg. Elles ouvrent des classes et accueillent des jeunes filles. Reçues officiellement par les autorités en 1646, elles agrandissent leurs bâtiments. La nouvelle église est consacrée en 1655. À Fribourg, la réputation de l'école Sainte-Ursule s'accroît rapidement et les effectifs atteignent bientôt plusieurs centaines d'élèves, réparties entre pensionnaires et externes.

En 1798, les troupes françaises de la Révolution réquisitionnent le couvent Sainte-Ursule. Les religieuses assistent au pillage et à l'incendie de leur maison. Elles reçoivent l'hospitalité des cisterciennes de la Maigrauge. Ce n'est qu'en 1804 qu'elles peuvent réintégrer leurs bâtiments, sur décision du Grand Conseil. Le couvent est transformé, réparé, grâce à l'aide du canton et de l'Église. Les classes rouvrent bientôt et les vocations affluent.

Le Sonderbund apporte son lot de misères. En 1848, l'État s'empare de tout ce qui appartient aux Sœurs ; il disperse élèves et novices. Il faut attendre 1859 pour que l'école et le noviciat soient rétablis.

Au début du XX^e siècle, plusieurs pensionnats et écoles sont ouverts sous l'impulsion des Ursulines : École supérieure de commerce, École normale, École agricole, École de nurses, etc.

Dans la deuxième partie du XX^e siècle, l'absence de vocations contraint à divers abandons. La moyenne d'âge des religieuses ne cesse de s'élever. L'une des premières institutions concernées a été abandonnée en 1985. Les Ursulines ont dû quitter le Foyer St- Jean Bosco de Gillarens créé 44 ans plus tôt.

Après 384 ans d'enseignement à Fribourg, les Ursulines ont abandonné leur école secondaire à la fin de l'année scolaire 2018. L'école Sainte-Ursule, établie sur le site de

Sainte-Agnès, dans le dans le quartier du Jura, a définitivement fermé ses portes faute d'effectifs et de financement.

Robert Hirt, d'Onnens



Robert et ses sœurs s'en vont aux champs



*Avec la Société de chant d'Onnens. Robert se trouve à côté de moi ;
il porte aussi un béret basque*

Robert : différent des « autres » !

Né en 1932, mes souvenirs d'enfance les plus anciens s'inscrivent dans les années qui précèdent et suivent les années 1940. J'habitais l'école d'Onnens. Parmi mes voisins les plus proches, à part les Dafflon et les Baechler, les Hirt m'ont marqué. Tout spécialement Robert, né en 1915, dont la personnalité différait de celle de ses semblables. Orphelin de père à 7 ans, il s'est dévoué sans compter très tôt à la ferme avec sa maman Angèle et ses sœurs Maria, Cécile et Gilberte. En 1953, il a épousé Suzanne Yerly, des Rialets, à Cottens. Sa famille s'est enrichie de Jean-Marie en 1954, des jumeaux Michel et Elisabeth en 1956 et de Thérèse en 1957. Son frère Eugène qui a choisi la prêtrise a pris le chemin du Grand Séminaire.

Onnens était un village essentiellement agricole avec quelques artisans : charron-menuisier, maréchal-ferrant, cordonnier, boulanger, hongreur... Les agriculteurs étaient en général des gens rustiques, « sans façons », à l'aise dans leur métier, fidèles au patois dans leurs échanges. Robert Hirt différait par divers aspects de sa personnalité. On le distinguait par sa démarche, son attitude, son affabilité, son intelligence. Grâce à ses qualités, ses congénères lui ont confié diverses tâches importantes. Il a occupé les charges de caissier communal, puis de membre du Conseil communal durant une dizaine d'années entre 1950 et 1960, de secrétaire-caissier de la société de laiterie durant 50 ans, de 1936 à 1986. En 1946, il a été nommé officier d'État civil du VIII^e arrondissement de la Sarine.

Raiffeisen et chant

En 1963, au décès de mon père Jean Barras, Robert lui a succédé comme caissier de la Banque Raiffeisen. Il a beaucoup hésité à accepter cette nouvelle tâche lourde de responsabilités. À 48 ans, il a dû se mettre à la machine à écrire et se familiariser avec les contraintes bancaires. Pas d'heures d'ouverture officielles ! Les clients affluaient même après la messe du dimanche. Ils étaient toujours reçus avec aménité et un dialogue amical s'engageait... Robert fut aussi un ténor fort apprécié du chœur d'hommes devenu chœur mixte. Le 3 décembre 1978, la médaille Bene Merenti l'a récompensé pour 50 ans d'activité.

Souvenirs personnels

Je dois à Robert mes premiers transports avec un véhicule à moteur. Un bonheur ! Une auto transformée dont l'avant seul était maintenu. Robert l'avait achetée - si mes souvenirs sont bons - au cafetier Albert Page et l'utilisait comme tracteur. Je me souviens avoir été jusqu'à Salley assis avec des copains sur la caisse à purin tractée par le véhicule original de Robert.

Une parenthèse sur la maison de Robert. La mémoire enfantine adore l'insolite. Il est pour moi au centre d'un événement rare vécu l'année de mes 5 ans, en 1937 : la première messe du frère de Robert, l'abbé Eugène Hirt. Je me souviens du branle-bas qui a précédé cette fête exceptionnelle. Cantine dressée dans le pré à Dafflon, oriflammes, arc de triomphe et, ce qui m'a le plus frappé, le désherbage par les garçons de l'école de la place située devant la maison de Robert. Le centre du village était ripoliné pour cette solennité exceptionnelle.

La mob

En septembre 1939, Robert Hirt a 24 ans. Le 2 septembre, il s'en va prendre le train à Rosé avec les autres soldats de la paroisse. Plus aucune place, le train est bondé de militaires.

Avec quelques compagnons d'armes, il grimpe sur le pont arrière d'une camionnette. En route pour mille jours de service à la 3/16 ! Sa famille devra bien se débrouiller sans le seul homme de la maison. Comme dans les autres fermes, les travaux agricoles se feront tant bien que mal. Les gens apprennent à s'entraider. Les femmes et les enfants ne chôment pas. Ni les vaches, que l'on attelle pour remplacer les chevaux. On m'a assuré que même un veau fut attelé pour aller couler...

Le mot de la fin est réservé bien entendu à Robert ! Simple, discret, intelligent et disponible, il a été un très bel exemple pour tous, en particulier pour sa famille qui lui tenait tant à cœur !

Des aristocrates Duding à Xavier de Poret, à Plaisance (Riaz)

Duding : une famille originaire de Riaz, où elle est déjà mentionnée en 1415. Elle est bourgeoise de Fribourg en 1737. Elle a donné à l'Église des évêques, de nombreux prêtres, des religieux, des chevaliers de Malte... Les Duding ont fait construire à Riaz, en Plaisance, une résidence d'été en 1717, appelée château de Plaisance, ou château des évêques Duding.

Un des hôtes les plus célèbres fut le comte Xavier de Poret (1894 - 1975) : peintre animalier, portraitiste et illustrateur de la faune alpine. L'artiste, né en France, s'est établi à Riaz en 1940 dans le « château des évêques Duding ». A l'heure actuelle, le château est resté propriété de la famille de Poret.



Deux œuvres de Xavier de Poret : 1) Clément Geinoz à l'affût ; 2) gravure dans le Florilège Xavier de Poret. Le château de Plaisance à Riaz, vue actuelle tirée de Swisscastles et gravure ancienne

De Poret découvre Plaisance

Mais comment diable ce comte normand - Xavier était né à Dinan le 12 avril 1894 - se retrouva-t-il dans ce havre gruérien dès 1940 ? Par jeu de succession, le château de Plaisance était devenu propriété de son épouse, Juliette d'Oncieu de la Bâtie. Dès les premières années de son mariage, célébré le 27 juillet 1920, le couple de Poret vient en Gruyère, d'abord pour des vacances. Puis, lorsque la guerre éclate, c'est un refuge tout trouvé. Dans le livre écrit par François de Poret sur son père, on lit : « Mon père avait recréé ici un paradis perdu, la propriété de Farcy, détruite par les Allemands. Il retrouvait ici les vieux murs, les fleurs, les animaux. » En 1918, Xavier - fils de capitaine au 13^e régiment de hussards¹ - est blessé. Evacué sur l'hôpital militaire de Pau, il apprend la mort au combat de son frère aîné. Mais, revenons à l'enfance de Xavier.

Un talent précoce !

Talent précoce ! A Farcy, près de Fontainebleau, le jeune Xavier voit chaque jour de grandes écuries, une sellerie, une orangerie, des volières. Images à jamais imprégnées. Et le gosse a un sacré coup d'œil et un sacré coup de crayon. Il dira : « Je dessinais avant d'écrire. » En fait, c'est sa mère, Hélène de Mousin de Bernecourt, qui repère bien vite son talent et l'incite à dessiner. Le garçon ne fréquentera jamais l'école ! Sa mère, qui pratique elle-même le dessin avec bonheur, lui « fait l'école ».

À Plaisance et à travers le monde

S'il n'est pas en train de gravir les Préalpes, Xavier de Poret dessine à Plaisance. À portée de crayon, il a une volière inédite, avec notamment un oiseau dénommé « casse-noix », offert par la reine Fabiola. Le comte, par son ascendance, fréquente du « beau linge ». Ses voyages se passent aux quatre coins de l'Europe et de ses cours princières : Liechtenstein, Luxembourg, Belgique, Autriche, Andalousie, Italie. Commentaire de son fils François : « Il avait une faculté d'adaptation extraordinaire. Il était aussi à l'aise avec les grands qu'avec les plus humbles. Parce qu'il avait une distinction naturelle, aucune espèce d'orgueil. »

Rare épisode : le 24 mars 1958, il reçoit ce message : « Sa Majesté sera en sa résidence de Windsor après Pâques et voudrait que vous fassiez son portrait à cheval... » Il dessine la reine d'Angleterre à cheval, puis le prince Charles et la princesse Anne, également en portraits équestres.

Référence : La Gruyère 11 novembre 2000

Juifs de Fribourg des années 40-50

Des livres seraient nécessaires pour traiter un tel sujet... Aussi, me bornerai-je à quelques généralités, puis à quatre personnalités choisies parmi tant d'autres : Edouard Weissenbach, , Blurette Nordmann, son mari Jean Nordmann et... Mariette Paschoud.

Généralités

Les Juifs ont été victimes d'une sauvage répression. L'un des prétextes discutés jadis: ils ont tué le Christ... À part les répressions, ils ont bénéficié aussi de privilèges suscités par des besoins.... En 1348 une rumeur attribue aux juifs la responsabilité de la peste qui ravage l'Europe. Traversant les siècles, l'antisémitisme reste présent et culminera en 1481, date de l'entrée de Fribourg dans la Confédération : les juifs sont définitivement exclus de la ville. Fribourg se retrouvera pourtant à l'avant-garde des cantons pour appliquer la non-discrimination, adoptée par le peuple en janvier 1866. Venus pour la plupart d'Alsace, les juifs de Fribourg vont alors entrer de plain-pied dans la communauté cantonale. C'est dans le commerce de bétail et celui des tissus que les juifs exercent leurs talents. Le commerce des tissus - entre autres - prend des proportions considérables dans les principaux édifices commerciaux de la ville de Fribourg, propriétés des juifs. La communauté juive s'organise à partir de 1895. Pendant deux ans un local de la place Georges-Python sert de lieu de culte. En 1904 est inaugurée la synagogue.

Défense des Juifs

Edouard Weissenbach (1883-1969)

Sur le plan des affaires, Edouard Weissenbach, chef senior de la Maison Weissenbach nouveautés, dirige avec son frère Fernand Weissenbach un important commerce avantageusement connu même au-delà des frontières cantonales. Il a assumé en outre la vice-présidence du Conseil d'administration de la brasserie Beauregard, tout en faisant partie d'autres conseils d'administration. Edouard Weissenbach cumulait les responsabilités. Colonel à l'armée - il a commandé le régiment 7-, il a organisé les gardes locales pendant la guerre 1939-19045. Il a également joué un rôle en vue soit au sein de la Société fribourgeoise des officiers, soit dans le comité d'organisation du Tir fédéral de 1934.



Juifs refoulés ; Bluette Nordmann

Bluette Nordmann (1920-2010)

Bluette Nordmann est née à Lausanne en 1920 au sein d'une famille juive, d'un papa d'origine russe et d'une maman alsacienne. Elle y effectue un apprentissage bancaire au sein de l'établissement paternel. En 1940, elle unit sa destinée à Jean Nordmann et s'établit à Fribourg. Très vite, elle et son mari se rendent compte des atrocités qui ont cours en Allemagne. Ils multiplient les conférences en Suisse et en France. À la fois pour alerter l'opinion publique - se heurtant parfois au scepticisme des médias - et pour récolter des fonds pour les victimes du III^e Reich. « Si j'échappe à l'horreur de cette guerre, je fais le vœu d'être à disposition des autres. » Bluette Nordmann a prononcé cette phrase en novembre 1938, au moment où les nazis intensifiaient leur action contre les Juifs en Allemagne. Depuis ses 18 ans, elle n'a jamais failli à sa promesse, militant sa vie durant pour les autres, pour l'ouverture et la tolérance. Une tâche pas toujours aisée qui demandait du courage, en cette période troublée : « A Fribourg, je m'occupais des réfugiés juifs internés à Bellechasse. Les conditions de vie dans ce pénitencier peuvent se résumer ainsi : nourriture infecte, pain additionné de bromure, jamais de viande. On avait tous faim. Je suis resté huit mois et demi à Bellechasse en y subissant vexations et brimades et c'est sans regrets que je l'ai quitté ». Militante pendant 20 ans au Parti radical, elle s'investit dans les combats féministes de l'époque. En Suisse, au sein de la WISO (Organisation internationale des femmes sionistes). Elle milite pour le droit de vote des femmes.

Son mari Jean Nordmann (1908-1986) possédait des intérêts dans les grands magasins. Il fut le premier juif à accéder au grade de colonel dans notre armée. Il a accepté la charge de président de la Fédération suisse des communautés israélites.

Contre les juifs

Si l'antisémitisme était courant, un nom a tout spécialement occupé la presse et capté l'attention de l'opinion publique. Celui de Mariette Paschoud.

Mme Paschoud a estimé que les propos relatifs à la non-existence des chambres à gaz étaient « une remarquable contribution à la recherche de la vérité ». Or, Mme Paschoud

n'est pas Mme tout-le-monde : capitaine au Service féminin de l'armée, juge militaire suppléant, elle est aussi et surtout professeur de français et d'histoire au Gymnase de la Cité, à Lausanne. On conçoit aisément quelle émotion a pu susciter son attitude dans les milieux juifs et chez les parents d'élèves. Le 20 février 1987, le Conseil d'État vaudois la suspendait de l'enseignement de l'histoire. Pour sa part, le conseiller d'État Pierre Cevey, chef du Département de l'instruction publique et des cultes, a jugé l'attitude de Mme Paschoud de « grave, inadmissible, scandaleuse ».

file:///Users/jmb/Desktop/L'affaire%20Paschoud%20-%20rts.ch%20-%20Archives.webarchive

Marguerite Plancherel, hyperbole de la Résistance (1920-2010)

J'ai rencontré Marguerite Plancherel à plusieurs reprises. En 1996, elle a notamment assisté à Avry à la manifestation où l'ambassadeur de France à Berne m'a remis la « Légion violette ». Je l'ai aussi rencontrée en privé à son domicile de Pérolles à Fribourg. Mais, lors de ces rencontres, je ne savais rien ou presque rien de son extraordinaire passé de résistante lors de la guerre 1939-1945. Fervente patriote, elle vouait beaucoup d'admiration au général de Gaulle. Elle était depuis 1951 l'épouse du Dr Bernard Plancherel, chef du service de médecine interne de l'Hôpital cantonal de Fribourg. Cette héroïne fribourgo-alsacienne est décédée le 25 février 2010. L'annonce mortuaire publiée dans « La Liberté » précise : déportée de la Résistance, Commandeur de la Légion d'honneur, Grand-croix de l'Ordre national du Mérite, médaille de la Résistance, médailles du Combattant Volontaire 39-45 et de la Résistance.



M^{me} Marguerite Plancherel, Commandeur de la Légion d'honneur.

Bruno Maillard



En 1946, Marguerite Fuhrmann reçoit la Légion d'honneur et la médaille de la Résistance des mains du général Leclerc. © DR

Dans le «Journal Officiel» (JO) de la République française, en date du 2 mai 1987, a paru la nomination au grade de Commandeur de la Légion d'honneur d'une dame Marguerite Fuhrmann.

Cette haute distinction, signée par M. François Mitterrand et par le grand chancelier de la Légion d'honneur, le général Biard, distingue une Fribourgeoise, puisqu'il s'agit de Mme Marguerite Plancherel, Française devenue Fribourgeoise par son mariage avec le Dr Bernard Plancherel.

Photos : 1) le professeur Jean Bernard 2) Mme Marguerite Plancherel 3) Le général Leclerc décore la grande résistante.

En 1940, Marguerite Fuhrmann, Alsacienne, a 20 ans. Ses services au sein des Forces françaises libres sont reconnus dès cette époque. La mission de son groupe consiste à favoriser l'évasion de prisonniers. Elle officie jusqu'au 14 juillet 1942, jour de son arrestation par la Gestapo. Elle est alors trimbalée d'une forteresse à l'autre. Condamnée à mort, elle reste enchaînée durant sept mois. Après des séjours dans plusieurs forteresses, c'est l'internement au camp de Wiedenbrück. Après vingt-sept mois de cellule, affaiblie par la faim, le froid et la solitude, la résistante doit reprendre du service. On la met au travail forcé dans une usine. Très vite, sollicitée par d'autres prisonniers, elle sabote la production : « Prise, j'aurais été pendue sur-le-champ ! » Finalement, les Anglais la libèrent le 13 avril 1945, mourante. Après huit mois d'hôpital, la convalescente gagne la Suisse. Montana d'abord, puis Leysin où elle rencontre le docteur Bernard Plancherel, qu'elle épouse en 1951.¹

Elle avait reçu la Légion d'honneur des mains du général Leclerc en 1946. Titulaire de nombreuses décorations, Marguerite Fuhrmann-Plancherel avait été élevée au grade de commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire, le 30 mai 1987.

A Fribourg

Le couple rejoint Fribourg deux ans plus tard. Aussitôt, l'ex-prisonnière s'engage dans la Société française et la Société d'entraide de la Légion d'honneur. Elle travaille en étroite collaboration avec la paroisse du Christ-Roi, pour laquelle elle convoque nombre de conférenciers prestigieux. À l'heure de recevoir les honneurs de la République française, Marguerite Plancherel a tenu à y associer son défunt mari.

Le professeur Bernard assiste à la remise de la principale décoration

Au matin du 15 mai 2000, la surprise est totale pour Marguerite Plancherel. Une lettre du président Jacques Chirac l'informe qu'elle va être élevée à la dignité de Grand officier de l'Ordre national du mérite. A 81 ans, l'ancienne résistante est une nouvelle fois récompensée pour son action militaire. Le célèbre professeur Jean Bernard était présent à la manifestation qui a eu lieu à Bulle. Jean Bernard a été élu en 1972 à l'Académie des sciences, en 1973 à l'Académie de médecine et en 1975 à l'Académie française. Il est un savant français reconnu et honoré par ses pairs. Il y a de quoi : Grand-croix de la Légion d'honneur, Grand-croix de l'Ordre national du mérite, croix de guerre, médaille de la Résistance, Commandeur des arts et des lettres, directeur de l'Institut de recherches sur les leucémies et les maladies du sang, président d'honneur du Comité national consultatif français d'éthique des sciences de la vie et de la santé...

¹ Le Dr Plancherel -1920-1990- a été médecin-chef de l'hôpital des Bourgeois et de l'Hôpital cantonal de Fribourg, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-Le-Grand, chevalier de l'Ordre national du Mérite.

Gdansk (Dantzig) ville-clé de la déclaration de guerre

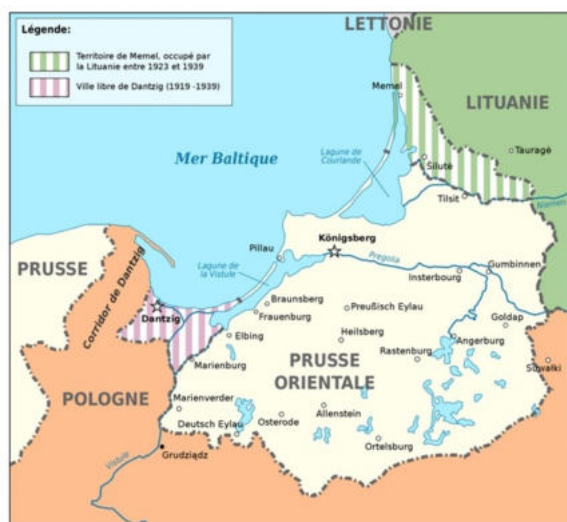
En 1919, le Traité de Versailles avait retiré à l'Allemagne la ville portuaire stratégique de Gdansk (Dantzig), sur la Baltique, pour en faire une cité-État. Pourtant, 95% de ses habitants étaient Allemands. Le territoire, enclavé dans celui de la Pologne, a été placé sous la protection de la Société des Nations en 1920.

L'existence du « corridor de Dantzig » était un motif constant de protestations de la part des Allemands. Pour l'Allemagne, la création de la Voïvodie (district) de Poméranie était la conséquence la plus visible du traité de Versailles détesté, puisque la Prusse-Orientale était séparée du reste du pays.

L'invasion de la Pologne marque le début de la Deuxième Guerre mondiale en septembre 1939. Adolf Hitler voulait récupérer les territoires allemands devenus polonais après la Première Guerre mondiale. La Prusse-Orientale est la province allemande qui a connu proportionnellement le plus de victimes tant civiles que militaires. Sur ses 2,5 millions d'habitants, 300 000 civils meurent sous les bombes, en fuyant (morts de froid ou de faim), ou dans des camps de prisonniers et 200 000 soldats originaires de la province meurent sur différents champs de bataille.

La ville de Dantzig, détruite à 80% à la fin de la 2^e Guerre Mondiale, fut soigneusement restaurée et attire aujourd'hui les visiteurs de l'Europe entière. Définitivement détaché de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale, l'ancien territoire de la Prusse-Orientale est aujourd'hui divisé entre la Pologne et la Russie.

https://www.routard.com/guide_voyage_lieu/6154-gdansk.htm



Pologne Gdansk

Musée de la 2^e Guerre mondiale



Pologne Gdansk

Une rue du centre ville



Pologne Gdansk

Fontaine de Neptune

Les photos sont signées Claude Rabille, époux de Marie-José Seydoux, couple qui voyage autour du monde. Claude illustre ses découvertes de magnifiques photos, dont plusieurs ont déjà illustré ces pages.

Journal socialiste: « Le peuple valaisan », 19 juillet 1929

Un vent de folie souffle au siège du gouvernement fribourgeois. Nous relevons les lignes suivantes d'une correspondance adressée de Fribourg à la « Tribune de Lausanne » :

« Les autorités fribourgeoises sont bien décidées à accomplir leur devoir jusqu'au bout. Les membres du gouvernement ont tous reçu un revolver, accompagné d'une circulaire contenant toutes les instructions nécessaires. Un local secret a été prévu pour siéger au cas où la chancellerie serait cernée par les révolutionnaires, de sorte qu'il est probable que les autorités auront le dessus. »

À la lecture de telles calembredaines, on est tenté de crier : « Au fou ! » ou aussi « Saltimbanques ! »

Nous l'avons dit, on ne le répétera jamais assez : il n'y a pas l'ombre d'une organisation communiste dans le canton de Fribourg. Il n'y aura pas l'ombre d'une tentative de manifestation communiste le 1^{er} août à Fribourg.

Le Gouvernement fribourgeois et M. Ernest Perrier, son chef, ne peuvent ignorer cela.

Avec les Catillaz du Gers



Je reviens sur ces entrepreneurs Fribourgeois natifs de l'enclave de Surpierre, qui ont choisi de s'établir dans le département du Gers, au sud-ouest de la France. Ils m'envoient aujourd'hui une série de photos. En voici une, prise à Eauze.

Eauze est la Capitale de l'Armagnac car elle se situe au cœur de la région la plus productrice et la plus réputée de cette fameuse et ancienne eau-de-vie. La cathédrale Saint-Luperc d'Eauze est le premier édifice de style gothique flamboyant en Gascogne, modèle qui influença les petites églises voisines de l'Armagnac. Majestueuse par son élancement. Saint Luperc fut évêque d'Eauze et martyr (III^e siècle)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Eauze>

À Coumin

C'est en 1951 que j'ai rencontré pour la première fois le nom de cet endroit. Avec une carte de géographie et un vélo, je me rendais à Cheiry. Le poste de ce village était au concours et je tenais à postuler dans la Broye. Après Granges-Marnand, je suis arrivé dans un hameau où l'une des quatre maisons était une école. Je me suis cru à Cheiry. Je n'étais qu'à Coumin. Exactement à Coumin-Dessous.

Dès l'automne 1951, je me suis familiarisé avec Coumin où vivait Louis Rapo, mon collègue régent le plus proche et très compétent. J'ai aussi rencontré un ténor déjà connu, Charles

Jauquier, domicilié à Coumin-Dessus. Seule personne de l'enclave de Surpierre appelée souvent à l'étranger en sa qualité de soliste exceptionnel, Charles Jauquier m'a ouvert des horizons musicaux et géographiques.



Une loutre ; paysage : à gauche Coumin-Dessous ;
à droite Coumin-Dessus
On se trouve dans l'enclave de Surpierre ; au-dessus
de la forêt de Coumin, le village fribourgeois de
Chapelle et le village vaudois de Sassel



Mais, je m'arrête à une autre caractéristique de Coumin-Dessous, sa pisciculture. Dans les années 50, elle existait encore. Le pisciculteur était André Jauquier, de Coumin-Dessus, frère de Charles. Aujourd'hui, la pisciculture a disparu.

Cyprien Andrey

J'ai découvert qu'elle a été créée par Cyprien Andrey (1861-1955). Celui-ci fut une personnalité estimée importante à l'époque. Il fut juge de paix, fondateur de la Société de laiterie et créateur de la pisciculture. Son père, Eugène Andrey, diplômé à Hauterive en 1861, fut instituteur durant 30 ans à Cheiry. Cyprien, resté célibataire, était le troisième fils d'une famille de douze enfants. L'un des neveux de Cyprien, Joseph (1864-1947), ancien régent lui aussi, a assumé l'importante charge de commissaire général à l'État de Fribourg (responsable des géomètres). Quant à la pisciculture, elle a été confiée au frère de Cyprien, Eugène.

Mésaventures et aventure à la pisciculture

En février 2002, un ou plusieurs voleurs ont pénétré dans l'établissement piscicole d'Eugène Andrey, à Coumin. Ils y ont enlevé entre 35 et 40 livres de truites contenues dans les bassins en vue de la reproduction artificielle. Le ou les voleurs ont fracturé entièrement une fenêtre pour pénétrer dans la pisciculture, qui est éloignée de quelques centaines de pas de toute autre habitation. *La Gruyère, 15 février 1902*

En décembre 2005, on a détruit 80 000 alevins et 328 truites à la pisciculture de Coumin, en déversant dans l'eau, un peu au-dessus de l'établissement, une certaine quantité de chlorure. Le dommage est évalué à 750 fr. Une enquête a été ouverte par le préfet d'Estavayer. *Feuille d'Avis de Neuchâtel, 15 décembre 1905*

Eugène Andrey, pisciculteur à Coumin accompagné de son frère Cyprien, a capturé une nouvelle loutre dans le ruisseau la Lambaz. Quoique d'un poids bien inférieur à celui de la précédente, cette loutre de 12 livres dévorait évidemment beaucoup de poissons. Les captures habiles du pisciculteur lui procurent un réel avantage, la loutre étant appréciée notamment pour son pelage. Sous des airs pourtant agréables, la loutre est un féroce prédateur. *La Gruyère du 6 septembre 1899*

La production en 1953

En 1952, la pisciculture d'Estavayer a produit 17 128 000 alevins de palées, 189 000 de brochets; celle de Coumin a produit 80 000 alevins de truites.

13 870 000 œufs fécondés de palées et 2 184 000 de brochets ont été mis dans le lac de Neuchâtel. Les alevins de truites et de truitelles ont servi au repeuplement des ruisseaux loués.

Présentation schématique de l'évolution de l'aviation militaire

L'aviation militaire suisse date du 2 août 1914. Débuts très modestes, avec une dizaine de pilotes, neuf avions réquisitionnés et un commandant. Les avions sont tous de types différents, le commandant est un officier instructeur de cavalerie. Le moindre accident est lourd de conséquences. En 1916, le commandant de l'école d'aviation envoie le télégramme suivant au Conseil fédéral : « Le Lt Coeytaux a capoté - il est sain et sauf - l'avion est détérioré. J'ai dû licencier l'école. »

Des aérodromes dans nos campagnes

Le régiment avion 1, prédécesseur de notre régiment aérodrome 1, est créé en juin 1936. L'organisation de la DCA date de la même année, avec la première école de recrue DCA, à Kloten et Montana-Vermala. À cette époque, les avions atterrissent sur l'herbe. Le 7 juillet 1940, les groupes d'aviation reçoivent leurs étendards des mains du général Guisan, sur l'aérodrome de Belp. Dès la mobilisation, l'armée utilise le Morane et le C-3603, fabriqué en Suisse après conventions avec les constructeurs. Le C-3603 est un avion d'entraînement allemand, de reconnaissance et d'attaque au sol, construit par Elbe Flugzeugwerke, à Dresde, EFW.

Les points d'appui sont nombreux en Suisse romande : Gland, Écharlens, Marsens, Riaz, Courtelary, Les Éplatures, Boujean et Payerne et, pour la Suisse allemande, Frutigen, Reichenbach, Saanen, Sankt-Stephan. Cette situation se prolonge jusqu'en 1942, lorsque le général Guisan exige des pistes artificielles et des points d'appui dans l'Oberland bernois et en Valais. A partir de 1942, sur ordre du général, les nouveaux aérodromes sont équipés et les troupes d'aviation s'y installent.

Réorganisation de « l'armée de l'air »

Le poste de commandement du régiment est établi à Frutigen, où le colonel Edgar Primault prépare la nouvelle organisation des troupes d'aviation qui entre en vigueur en 1945. Primault commande les troupes d'aviation de 1945 à 1947, puis il est chef d'état-major des Forces aériennes suisses de 1948 à 1950. Au début de la guerre, notre DCA est tout à fait insuffisante. En 1940, pour lui donner les effectifs dont elle a besoin, on a constitué pas moins de seize écoles de recrues de DCA. Il faut attendre 1951 pour la mise sur pied des actuelles batteries DCA d'aérodrome.

Les avions à réaction

Une nouvelle époque commence pour notre aviation, en 1951, avec l'introduction des avions à réaction qui succèdent aux Moranes et aux C-3603. Cette année-là, les premières compagnies d'aviation effectuent les cours de transition Vampire à Payerne. Importante est l'acquisition de 425 chasseurs à réaction - 175 Vampire et 250 Venom - dont 350 furent fabriqués sous licence en Suisse. En 1956, les escadrilles suisses furent les premières du monde à être exclusivement équipées d'appareils à réaction. Ces modifications sont complétées en 1959 par l'introduction du Hunter et la prise en charge, par la troupe, des ouvrages souterrains d'aviation.

Affaire des Mirages

Puis vint le Mirage, avion français... Acquisition discutée en mai 1964, qui valut sa situation de conseiller fédéral au Vaudois pourtant méritant Paul Chaudet. L'acquisition par l'armée suisse de cent nouveaux avions de chasse tourne à la débâcle financière. Le 4 mai, le Conseil fédéral demande au Parlement un crédit supplémentaire de 576 millions de francs qui s'ajoute au premier crédit de 871 millions voté par les Chambres en 1961. Des voix critiques s'élèvent, tant du côté de la presse que du monde politique. Peu habitué à être interrogé et remis en question, le Département fédéral de la défense et son chef, le conseiller fédéral Paul Chaudet se retrouvent en pleine tourmente...

Le P16

Le P16 est le seul avion de chasse à réaction que la Suisse a voulu construire. En 1949, le Conseil fédéral lance le programme d'un bombardier d'attaque au sol. Trois ans plus tard, un crédit de 20 millions est alloué à ce projet et un prototype fait son premier vol en 1955. Par deux fois le prototype sombrera dans le lac de Constance, en 1955 puis en 1958, entraînant l'arrêt de ce projet militaire...

Bref résumé des acquisitions

Vampire De Havilland (Angleterre), introduit en 1946 dans les Forces aériennes suisses

Venom, introduit en 1949, 250 avions

Hunter introduit en 1958, 160 avions

Mirage III introduit en 1966, 57 avions

1997, réception du premier des trente-quatre F/A-18



1. F35 ; 2. P16 ; 3. Vampire ; 4. Mirage

A l'heure actuelle, la Suisse a signé le contrat d'acquisition de 36 avions de combat de type F-35A d'origine américaine... Les discussions s'animent !

L'autodafé : une arme culturelle destructrice

On nomme autodafé la destruction par le feu de livres ou d'autres écrits. Il s'agit d'un rituel qui se déroule habituellement en public, par lequel on témoigne d'une opposition culturelle, religieuse ou politique relative aux documents que l'on brûle.

Au Canada

Au Canada, la nouvelle a fait l'effet d'un choc. Le conseil scolaire catholique Providence, qui gère une trentaine d'écoles francophones dans le sud-ouest de l'Ontario, a procédé en 2019 à une cérémonie dite « *de purification par le feu* », en brûlant une partie de quelque 5000 livres de jeunesse bannis des bibliothèques, tous accusés d'entretenir les préjugés contre les autochtones, présentés comme sauvages, alcooliques et paresseux. Ont été notamment victimes d'autodafé : « *Tintin en Amérique* » pour ses représentations de Peaux-Rouges, « *La Conquête de l'Ouest* » de Lucky Luke pour le seul mot « *conquête* », « *Astérix et les Indiens* » pour une jeune Indienne jugée trop aguicheuse, des romans, des livres d'histoire ou encore des manuels destinés à la jeunesse donnant des conseils pour confectionner les parures de plumes des Amérindiens.

Savonarole

Le frère dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), prédicateur virulent qui installe une dictature théocratique à Florence, y organise le 7 février 1497, jour du Mardi Gras, un grand autodafé. Ses partisans font une quête dans toute la ville pour récupérer des objets incitant au péché et à la vanité, vêtements précieux, instruments de musique, livres jugés immoraux ou peintures de nus. Savonarole et ses partisans les rassemblent et les enflamment sur ce qu'ils nomment le « Bûcher des Vanités ».

Horreurs nazies

Le 10 mai 1933, devant la prestigieuse Université Humboldt à Berlin, temple de l'histoire de la pensée où enseignèrent Fichte et Hegel, les nazis récemment arrivés au pouvoir brûlent 25 000 ouvrages de grands penseurs et d'écrivains, très majoritairement des juifs de langue allemande. Parmi eux, Karl Marx et Albert Einstein, tous deux anciens élèves à l'université Humboldt (1769-1859) – mais aussi Sigmund Freud. Des épisodes similaires se multiplient dans les grandes villes universitaires, à Hambourg, à Cologne ou à Bonn. Là aussi, les nazis revendiquaient l'ambition de « *purifier* » la langue et la littérature allemandes par un « *nettoyage* » (*Säuberung*) des livres par le feu. Idéologie totalitaire par excellence, le nazisme prétend réordonner toute la réalité selon un modèle explicatif unique.

S'ils sont conformes au Coran...

En l'an 642, le deuxième calife des musulmans Umar^{1er} conquérait Alexandrie, capitale du monde méditerranéen. Confronté à l'existence de la bibliothèque municipale qui recelait la quasi-totalité des textes écrits depuis mille ans, le général Amr Ibn Al-As (Compagnon de

Mahomet et conquérant de l'Égypte -663) demanda à son chef ce qu'il fallait en faire. La réponse du calife fut sans ambiguïté : « Ou bien, dit-il, le contenu de ces livres est conforme au Coran, et alors ils sont inutiles; ou bien ce contenu est contraire à l'enseignement du Prophète, et alors ils sont nuisibles. » Conclusion logique : la bibliothèque fut incendiée et, avec elle, une bonne partie de dix siècles de recherche et de création disparut à jamais. « *La Liberté* », 23 juillet 2005, Denis Clerc



Autodafé à Berlin, le 10 mai 1933. Par la suite, les nazis préféreront voler systématiquement les livres. KEYSTONE

Une des principales références : <https://www.philomag.com/articles/petite-histoire-de-lautodafe>. Nicolas Gastineau est journaliste indépendant. Article publié en 2021

François Butty, un curé inoubliable

Au cours de ma vie, l'abbé François Butty est l'un des prêtres qui m'a le plus interpellé. Par son entregent, son charisme, ses nombreuses activités.

François Butty est né à Rueyres-les-Prés le 31 décembre 1912. Après le Pensionnat Saint-Charles de Romont, il a poursuivi ses études au Collège Saint-Michel puis au Grand Séminaire. Sa première messe a été célébrée à Estavayer en 1937. Sa volée comptait 24 nouveaux prêtres, dont l'abbé Pierre Kaelin. Comme jeune abbé, il se passionnait déjà pour des mouvements de jeunesse. À Estavayer, il s'est occupé activement de l'Essor, société de

jeunes. Il a lancé le scoutisme. Avec plusieurs de ses camarades et le chef Armand Droz, il s'est rendu à pied au Camp fédéral du scoutisme à Genève en 1932.



Curriculum

Momentanément vicaire à Bulle, l'évêché lui confie en 1938 la responsabilité de la paroisse de Montbrelloz, à laquelle vint s'ajouter le rectorat de Forel-Autavaux en 1942. En 1941, curé de Montbrelloz, il est nommé capitaine-aumônier à la brigade légère 1. En 1958, le Conseil d'État du canton de Vaud le nomme curé de la paroisse du Sacré-Cœur, à Ouchy. Dès 1967 il dirige la paroisse de Notre-Dame, au Valentin, dont il est curé jusqu'en 1982. La multiculturalité est un aspect traditionnel de Notre-Dame. Des catholiques du monde entier s'y côtoient en harmonie. L'abbé Butty est doyen du décanat de Lausanne-Centre de 1972 à 1979.

Jeune prêtre broyeur efficace

La jeunesse broyeur a bénéficié de ses initiatives. Dans les paroisses existaient des groupements destinés aux jeunes, appartenant à la JAC (Jeunesse agricole catholique). L'abbé Butty en fut le dynamique président de district. Il figure aussi parmi ceux qui ont lancé l'imposante Colonie de la Broye : jusqu'à 300 enfants, dans le camp militaire de Grandvillard. Combien d'anciens colons et dirigeants se souviennent du célèbre cri du camp « Colo de la Broye, colo de la joie » ? François Butty est aussi l'un des fondateurs du Foyer Notre-Dame de Tours et animateur des pèlerinages à Bourguillon.

Directeur de fanfare

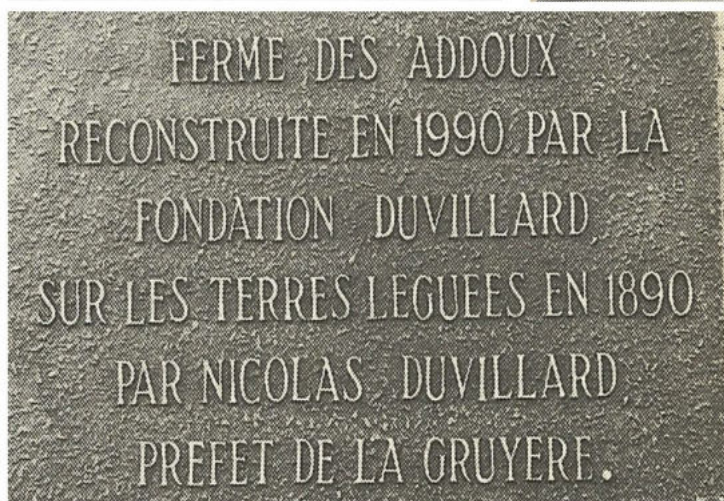
Durant la mobilisation, les premières années de la fanfare l'Écho du Lac de Forel, Autavaux, Montbrelloz furent assez pénibles. La situation financière difficile causait cependant quelques soucis. Le directeur n'était rétribué que par des cadeaux et les costumes n'étaient

à l'époque qu'un rêve. En 1951, pour raison de santé le directeur demande à être déchargé de sa fonction. C'est alors que l'abbé François Butty, curé de la paroisse, – musicien dans l'âme et joueur de cornet-piston à ses heures de loisirs – reprend la baguette jusqu'en 1958.

Il appartient, avec Pierre Kaelin et Charles Rossi à la Commission diocésaine de chant sacré. Sur la photo, il fait partie du jury d'une fête de chant avec le musicien Henri Baeriswyl.

L'abbé Butty est décédé à Lausanne le 16 février 2005 dans sa 93^e année. Durant sa retraite, il rendait service dans les secteurs pastoraux de l'agglomération de Lausanne.

Un préfet magnanime



✠
Madame Marie Duvillard, née Moret, Mademoiselle Emma Duvillard, Monsieur Lucien Duvillard, à Bulle, ont la douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle et subite qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

M. NICOLAS DUVILLARD,

leur époux, père et fils, préfet du district de la Gruyère, administrateur-délégué du Bulle-Romont, ancien député au Grand Conseil, ancien syndic de la ville de Bulle, ancien juge au Tribunal de la Gruyère, ancien suppléant au Tribunal cantonal, décédé le 24 mars 1890, à 4 heures du matin, à l'âge de 54 ans.

Les funérailles auront lieu jeudi 27 courant, à 9 heures du matin, à Bulle. Cet avis tient lieu de lettre de faire part.

En 1890, Nicolas Duvillard, préfet de la Gruyère, a légué toute sa fortune estimée à 400 000 fr. pour construire un orphelinat sur sa propriété des Addoux, à Epagny. Réalisé, le bâtiment

est devenu l'Institut Duvillard. Le patrimoine du préfet comprenait aussi l'alpage des Reybes. Il a consenti ces dons en mémoire de son fils Ernest, décédé en 1884 à l'âge de 18 ans.

Curriculum

Nicolas Duvillard avait suivi à Zurich des cours d'agriculture. Il avait aussi étudié la chimie et s'était voué à l'industrie de la distillerie. Il avait le goût des affaires publiques et il a occupé de bonne heure le poste de syndic de la ville de Bulle. Il a su, en cette qualité, gagner la confiance de tous ses administrés, sans distinction d'opinion politique. Bulle lui doit notamment la construction de la ligne de chemin de fer Bulle-Romont. Une belle fête, en 1868, a marqué son ouverture. Nicolas Duvillard a occupé le poste d'administrateur de cette ligne, poste qu'il a conservé jusqu'à sa mort. Il a aussi été un député influent pendant plusieurs législatures. Il fut l'un des promoteurs de la route de Bulle-Boltigen, qui a sorti de leur isolement les importantes vallées de la Jogne et du Javroz. Après les élections de 1881, M. Duvillard a été appelé au poste de préfet du district de la Gruyère. Il a apporté à ces fonctions l'activité et le dévouement qui lui étaient habituels. La mort l'a frappé à l'improviste. Il est décédé le 24 mars 1890, à l'âge de 54 ans.

Évolution de l'Institut Duvillard

À l'Institut Duvillard - orphelinat créé grâce à la générosité du préfet - les sœurs de Menzingen (un article de journal parle de sœurs d'Ingenbohl...) se sont dévouées depuis le début de la Première guerre jusqu'en 1969. La vocation de la maison s'est modifiée. Les cas sociaux devenaient toujours plus nombreux alors que les orphelins étaient l'exception. Cette nouvelle orientation a ouvert la porte à des ateliers protégés. C'est « Clos Fleuri » qui est devenu locataire de Duvillard jusqu'à la vente des bâtiments à la commune de Gruyères en 1982. « Clos fleuri » s'est alors établi à Bulle à la suite de difficultés administratives. Cette institution offre des prestations ambulatoires ou résidentielles, ainsi que de l'enseignement, à des personnes mineures ou majeures qui présentent des troubles du développement intellectuel et rencontrent des situations de handicap. Différents projets relatifs à l'avenir de l'institut ne sont pas parvenus à terme, notamment l'idée - séduisante - de l'aménager en auberge de jeunesse.

La Fondation Duvillard

Les biens « Duvillard » sont gérés par la Fondation Duvillard, de droit privé, constituée en 1890 pour gérer l'héritage. Comme indiqué ci-dessus, la Fondation a vendu le bâtiment en 1982 à la commune de Gruyères qui l'a transformé en école primaire. Le produit de cette vente, 1,5 million de francs, a servi en grande partie à financer la rénovation de la ferme attenante des Addoux avec sa maison d'habitation, propriétés de la Fondation. Aujourd'hui, ce rural peut être considéré comme une réalisation exemplaire. La Fondation Duvillard est aussi propriétaire du chalet des Rêbes, chanté par l'abbé Bovet. Les Rêbes ont subi eux aussi une cure de jouvence. La métamorphose de ce chalet datant de 1720 est complète. La rénovation a débuté en 2003.

Les biens hérités de Nicolas Duvillard sont l'objet d'une constante considération !

Un poète à redécouvrir...

Ce poète, peu cité et quelque peu oublié, c'est Miguel Zamacoïs... « L'accent » est l'un de ses poèmes qui a rencontré le plus de succès.

On a voulu – et l'on veut encore – tuer les accents. Une erreur : l'accent, c'est la couleur d'un pays !

<https://www.babelio.com/auteur/Miguel-Zamacois/268153> (avec le poème « L'accent » dit par Fernandel)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Miguel_Zamacoïs



L'Accent de Miguel Zamacoïs dit par Fernandel

***L'accent*, de Miguel Zamacoïs (1866-1955)**

De l'accent! De l'accent! Mais après tout en-ai-je?
Pourquoi cette faveur? Pourquoi ce privilège?
Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord,
Que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort
Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde,
"Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde!"
Et que, tout dépendant de la façon de voir,
Ne pas avoir l'accent, pour nous, c'est en avoir...

Eh bien non! je blasphème! Et je suis las de feindre!
Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre!
Emporter de chez soi les accents familiers,
C'est emporter un peu sa terre à ses souliers,
Emporter son accent d'Auvergne ou de Bretagne,
C'est emporter un peu sa lande ou sa montagne!
Lorsque, loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,
L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit!
C'est un peu, cet accent, invisible bagage,
Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage!
C'est pour les malheureux à l'exil obligés,
Le patois qui déteint sur les mots étrangers!
Avoir l'accent enfin, c'est, chaque fois qu'on cause,
Parler de son pays en parlant d'autre chose !...
Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent!
Je veux qu'il soit sonore, et clair, retentissant!
Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille,
En portant mon accent fièrement sur l'oreille!
Mon accent! Il faudrait l'écouter à genoux!
Il nous fait emporter la Provence avec nous,
Et fait chanter sa voix dans tous mes bavardages
Comme chante la mer au fond des coquillages!
Écoutez. En parlant, je plante le décor
Du torride Midi dans les brumes du Nord!
Mon accent porte en soi d'adorables mélanges
D'effluves d'orangers et de parfum d'oranges;
Il évoque à la fois les feuillages bleu-gris
De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris,
Et le petit village où les treilles splendides
Éclaboussent de bleu les blancheurs des bastides!
Cet accent-là, mistral, cigale et tambourin,
A toutes mes chansons donne un même refrain,
Et quand vous l'entendez chanter dans ma parole
Tous les mots que je dis dansent la farandole.

Robert Grimm : un nom à se remémorer !

Quand était prononcé le nom de Robert Grimm, les affidés conservateurs fribourgeois « voyaient rouge » au début du XX^e siècle. Une méfiance viscérale et quasiment générale envers le socialisme et le communisme. Grimm était notamment l'instigateur socialiste de la grève générale de novembre 1918, où plus de 250 000 ouvrières et ouvriers se sont mis en grève dans toute la Suisse et ont revendiqué la semaine de 48 heures... et l'introduction de l'AVS et le vote des femmes... Cette grève a tourné court et a même valu de la prison à Grimm. Mais le temps a fait son œuvre. La courte nécrologie de « La Liberté » parue le 16

mars 1958, rapporte : « Ouvrier typographe, celui qui vient de mourir avait des capacités exceptionnelles.

Il possédait une force de caractère peu commune. Il fut longtemps le meilleur orateur du Parlement. Il se trouva peu à peu comblé de charges et d'honneurs. Tour à tour, conseiller d'État bernois, directeur d'une grande compagnie de chemin de fer, président du Conseil national, on admettra un jour qu'il a laissé un bilan positif »



Points principaux de sa carrière

Robert Grimm est né à Wald (ZH) en 1881 et il est décédé à Berne en 1958.

- Secrétaire de la Fédération ouvrière de Bâle (1906-1909)
- Membre du Grand Conseil de Bâle-Ville (1907-1909).
- Rédacteur en chef de la « Berner Tagwacht » (1909-1918).
- Membre du Conseil de ville de Berne (1909-1918)
- Membre du Grand Conseil du canton de Berne (1910-1938).
- Président du PS bernois (1911-1943)
- Membre du comité directeur du Parti socialiste suisse (1915-1917, 1919-1936)
- Membre du Conseil national (1911-1919 et 1920-1955)
- Échec à la présidence du Conseil national en 1926, à cause de sa virulence, président en 1946
- Chef du groupe parlementaire du PSS (1936-1945)
- Membre du Conseil d'État bernois 1938-1946
- Directeur de la section énergie et chaleur de l'économie de guerre 1939-1946
- Directeur du Berne-Lötschberg-Simplon de 1946 à 1953.

Grimm fut la personnalité à la fois la plus marquante et la plus controversée du mouvement ouvrier suisse. Partant des idées du socialisme primitif, il a admis la pensée de Karl Marx et il s'est fait remarquer dès 1906 par sa brochure sur la grève générale. Il a représenté la direction du PS auprès des grévistes zurichoises en 1912. Délégué du parti suisse aux congrès de la Deuxième Internationale en 1907, 1910 et 1912, il est entré en 1912 au Conseil exécutif de l'Internationale socialiste. Il a organisé les conférences socialistes pacifistes de Zimmerwald (1915) et de Kiental (1916), où se sont rencontrés les adversaires de la guerre, des personnalités de premier plan, notamment Lénine et Trotski...

La grève générale

Dès le début de 1918, Grimm a conquis un rôle central dans la politique helvétique. Il a décidé de convoquer une « cellule de crise » qui aurait pour mission d'élaborer des revendications adressées au gouvernement pour défendre les droits des travailleurs. Fondateur et président du comité d'Olten dont l'un des leaders était Ernst Nobs, il a rédigé l'appel à la grève générale dont il a pris la direction. Il s'entoure de membres du PS et de l'USS (Union syndicale suisse). En juin 1918, près de 700 000 Suisses sont considérés comme « indigents », sur une population de moins de quatre millions d'habitants. Un cinquième de la population est donc en dessous du seuil de pauvreté. À cette époque, les travailleurs suisses ne disposent d'aucune protection sociale. Soixante-cinq heures de travail sont effectuées chaque semaine, soit 11 heures de travail par jour et 10 heures le samedi. Les salaires varient, suivant les métiers, de 3 à 10 francs par jour. La « cellule de crise » organisée par Grimm donnera naissance au « Comité d'Olten », instaurateur de la grève générale. Et celle-ci a capoté ! Après trois jours, les 100 000 soldats envoyés par le Conseil fédéral étaient maîtres de la situation. Le comité d'Olten a cédé sans condition.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Grève_générale_de_1918_en_Suisse

Condamné pour l'organisation de la grève à six mois de prison par un tribunal militaire, Grimm en a profité pour écrire son livre sur la lutte des classes dans l'histoire suisse. Qui était Ernst Nobs (1886-1957) dont le nom est mentionné ci-dessus ? Il est le premier membre socialiste du [Conseil fédéral](#), de 1944 à 1951. Au grand dam de la droite qui se voyait imposer un homme condamné à quatre semaines de prison par la justice militaire pour avoir été l'un des leaders de la grève générale de 1918.

Bébés hors mariage

Georges Andrey a dépouillé les registres des naissances. Charmey a battu le record européen en matière de naissances illégitimes. De 1761 à 1875, on en dénombre 207. Il ne faut pas y voir un comportement plus débridé qu'ailleurs, mais plusieurs motifs cumulés. Tout d'abord la fréquence du célibat définitif à 50 ans. Il est reconnu qu'il est l'un des caractères distinctifs du « modèle ouest-européen de nuptialité ». Il touche 20% de la population. C'est beaucoup, mais, au XVIII^e siècle, le mariage était dénigré. D'autre part, on n'aimait pas morceler la propriété foncière ou, dans d'autres cas, on manquait de moyens pour fonder un foyer. Enfin, Charmey avait de bons pasteurs avec Dom Bourquenoud et Nicolas Dousse notamment. Leur pastorale était aimée et l'Église miséricordieuse – confession - pardonnait des mœurs assez libres...

La Gouglera, une institution près de Chevrilles, en Singine

L'un des fondements culturels, à part l'école primaire, était jadis « apprendre l'allemand ». Dans de nombreuses familles fribourgeoises surtout campagnardes, une année ou deux de Gouglera couronnai(en)t la formation scolaire. Le pensionnat de La Gouglera était un internat mixte fréquenté par des adolescents, placés dans cet institut pour l'apprentissage de la seconde langue. Les connaissances d'allemand acquises à La Gouglera étaient solides et durables. Parfois aussi, les parents tenaient à ce qu'un fils ou une fille par trop désinvolte soit « dressé » à La Gouglera. Car la discipline imposée par les Sœurs d'Ingenbohl entre 1862 et 2007 était célèbre par sa rigidité. Le pensionnat était mixte jusqu'en 1969, puis réservé aux filles.



La Gouglera – ou Guglera – autrefois (notre Histoire) et aujourd'hui

Témoignages

Parmi les très nombreux témoignages entendus ou recueillis au cours de ma vie sur la vie à La Gouglera, en voici des échantillons. Les deux premiers donnés par l'abbé Gilbert Perritaz, élève de La Gouglera en 1944, dans *L'infanterie du bon Dieu* :

J'avais 15 ans lorsque j'ai quitté la Gouglera, ce pensionnat singinois où les familles « comme il faut » du Fribourg-romand envoyaient leur progéniture pour se frotter au Hochdeutsch et y subir une année de savoir-vivre à la suisse allemande. C'est que les Sœurs d'Ingenbohl, excellentes enseignantes, n'avaient pas le sourire facile. Elles vous apprenaient à enfiler votre chemise sans dévoiler un millimètre de votre peau. Car, une fois par semaine, on changeait sa chemise sous le regard de la sœur surveillante de l'étage qui patrouillait en faisant grincer le parquet du corridor. C'était tout un art : il fallait enlever l'ancienne chemise et mettre la nouvelle sans dévoiler son corps...

Une fois, un tremblement de terre secoua assez fortement la région. C'était jour d'Ascension. La chapelle en fut toute chavirée. Garçons et filles se retrouvèrent les bras dans les bras sans le vouloir et des cris apeurés se firent entendre. Peu après, on se retrouva tous dans le silence total pour le souper. La journée s'acheva par l'étude. S'y présenta l'abbé Birbaum, l'aumônier de la maison. De sa voix tonitruante, il nous dit : « Après ce qui s'est passé, je

vous invite à venir vous confesser les uns après les autres ! » Religion de la peur ! Là-bas, c'est vrai, on riait peu.

De 13 à 15 ans, Anne-Marie Bonfils-Grandgirard quitte Cugy pour aller à La Gouglera. Elle en garde un très mauvais souvenir. « Discipline très, très rigide. Mais alors quelque chose de pas possible. C'était mixte... Cela a eu des répercussions sur ma vie parce que l'on nous présentait les garçons comme les bêtes noires. Ça m'a perturbée pendant très longtemps et j'ai toujours dit que mes enfants n'iraient jamais, jamais, jamais dans un pensionnat comme ça. Quant aux études, elles étaient bonnes, comme dans une école secondaire, avec beaucoup d'allemand que je n'aimais pas du tout. »

Quand même des aspects positifs ! Charles Rosset (1895-1963) fut élève de La Gouglera dans les années 1910. Déjà très bon musicien, il a fondé une fanfare. Il a dirigé la fanfare de Prez-vers-Noréaz et a chanté au chœur paroissial pendant un demi-siècle, tout en exerçant les fonctions de syndic et président de paroisse pendant plusieurs années. Son fils René – Néné – s'est bien plu à La Gouglera, m'a-t-il dit. « Je disposais d'atouts qui plaisaient : je savais marcher sur les mains et j'étais un bon instrumentiste à la fanfare. Je pouvais même aller fumer une cigarette au galetas avec l'aumônier... »

Pour la suite de l'histoire de La Gouglera :

<https://www.letemps.ch/suisse/requerants-gouglera-accueilli-orphelins>

https://www.swissinfo.ch/fr/societe/asile_une-vénérable-institution-sociale-ébranlée-par-l-asile/41355948

Roman fribourgeois 2023

J'ai lu « Agnus De », Éditions de l'Aire 2023, de Julien Sansonnens, pendant un séjour à l'hôpital. Si le thème central est le forgeron de Gletterens et ses crimes, maints autres sujets du XIX^e siècle sont abordés dans « Agnus Dei ». En voici un, relatif à la guerre 39-45.

Et voici que la conflagration a éclaté. Une nouvelle fois, le bruit des bottes se fait entendre sur le continent.

La Der des Ders, on s'était juré : tu parles, il aura suffi de vingt ans pour que cette urgence du sacrifice de la jeunesse renaisse parmi les banquiers, les marchands de canons et les idéologues sous influence du prince de ce monde, pour que cette fringale de la chair meurtrie, arrachée et calcinée, travaille à nouveau les peuples. Le sang épais irrigue une fois de plus la terre d'Europe, à la manière d'un ferment vénéneux.

En cette année 1941, la guerre fait irruption dans quelques localités d'une manière théâtrale. Estavayer-le-Lac accueille de nombreux soldats grecs, polonais ou yougoslaves cantonnés en Suisse romande. Les spahis algériens, membres du quarante-cinquième corps de l'armée française, arrivent en une file sans fin, leurs chevaux tenus par la bride. Beaucoup parmi les

deux mille Staviacois sont impressionnés : pantalons bouffants, étoffes chatoyantes, turbans et longues capes... Ces silhouettes orientales suscitent méfiance, curiosité. Ou admiration, la plupart n'ont jamais quitté la région et découvrent, à la vue de ces soldats, des peaux noires



uniquement observées aux actualités cinématographiques ou dans les livres imagés du collège. Les étalons arabes à robe dorée attirent le regard des paysans d'ici, qui savent reconnaître la noblesse et la résistance des bêtes.

On aperçoit ces Bédouins chantant et dansant entre les murs de la cité lacustre, d'aucuns se risquent même à enfourcher une luge. On a beau partager une pipe avec eux et chercher à se faire comprendre par quelques gestes, on les surveille de près. Rumeurs de vols dans les commerces, de jéroboams disparus des précieux celliers : ceux qui refusent à chaque fois de boire un coup parce que leur religion l'interdit n'en deviennent que plus suspects. Fait plus gênant, il se dit que quelques femmes et jeunes filles de la région ne sont pas

demeurées insensibles au charme exotique de ces combattants (...)

Au-delà de ces événements qui marqueront les mémoires du cru, la guerre, ça reste loin. Ça ne nous concerne pas : pour ceux qui ne sont pas mobilisés, ne voyagent pas et se sont toujours contentés de peu, la vie se poursuit de manière inchangée. Depuis la boucherie de quatorze-dix-huit, on sait les conséquences d'un amour immodéré du drapeau, de l'exaltation du sentiment national ; or la structure fédérale helvétique, agglomérat de quasi-états encore largement autonomes aux cultures et langues disparates, prémunit d'un patriotisme par trop belliqueux.

Le seul moulin sur la Lembaz

En 1832, d'après le dictionnaire Kuenlin, Cheiry avait son propre moulin, ainsi qu'une huilerie, actionnés par le ruisseau du village, la Lembaz. Et, dans le hameau tout proche de Coumin, le même dictionnaire signale que l'on trouvait deux moulins et une scierie. Les eaux de la Lembaz faisaient aussi tourner le moulin de Granges-Marnand, le seul qui ait subsisté... pour devenir aujourd'hui l'important GMSA, Grands Moulins SA.

Granges-Marnand, vers 1890-1895 (photo 1)

Nous voici aux Moulins de Granges dans les années 1890. On ne parle pas encore de remplacer le rural, à gauche, par les silos et de supprimer la forge : petit bâtiment sombre, au centre du complexe. A l'arrière-plan, le moulin Barbey occupe à l'époque une douzaine d'hommes. La maison à droite sur le document, existe toujours. Agrandie et transformée, elle abrite aujourd'hui des locaux administratifs ainsi qu'un logement réservé à la direction. *Source : J.P. Chuard et Jacques Fauchère, « La Broye d'un autre temps, Vaud et Fribourg », Payot 1976*

Les Moulins de Granges s'appellent aujourd'hui GMSA (photo 2)

Unique entreprise de meunerie cotée en bourse, GMSA /Grand Moulins SA, emploie dans toute la Suisse 186 collaborateurs (équivalents plein temps). Le groupe a son siège administratif et juridique à Granges-près-Marnand. Il exploite cinq sites de production : à Granges-près-Marnand (VD), Goldach (SG), Stein am Rhein (SH), Zollbrück (BE) et Naters (VS) et transforme des matières premières provenant essentiellement de Suisse (90%). Chez GMSA, la technologie assistée par ordinateur se marie harmonieusement à la tradition d'un savoir-faire ancestral, pour un résultat qui émerveille les sens. Offrir le meilleur de la nature à chaque bouchée, telle est la mission des maîtres meuniers.

Le groupe meunier GMSA est composé des unités d'affaires suivantes : Bonvita, Bruggmühle Goldach, Grands Moulins de Cossonay, Intermill, Mino-Farine, Moulin du Rhône et Steiner Mühle.

<https://www.clusterfoodnutrition.ch/fr/membres/groupe-minoteries-sa>

Changement de décor : le moulin de jadis et les Grands Moulins SA de Granges-Marnand, sur le même emplacement



L'entreprise meunière se lance dans la production de concentrés de protéines végétales.



Groupe Minoteries SA diversifie ses activités. © Charly Rappo